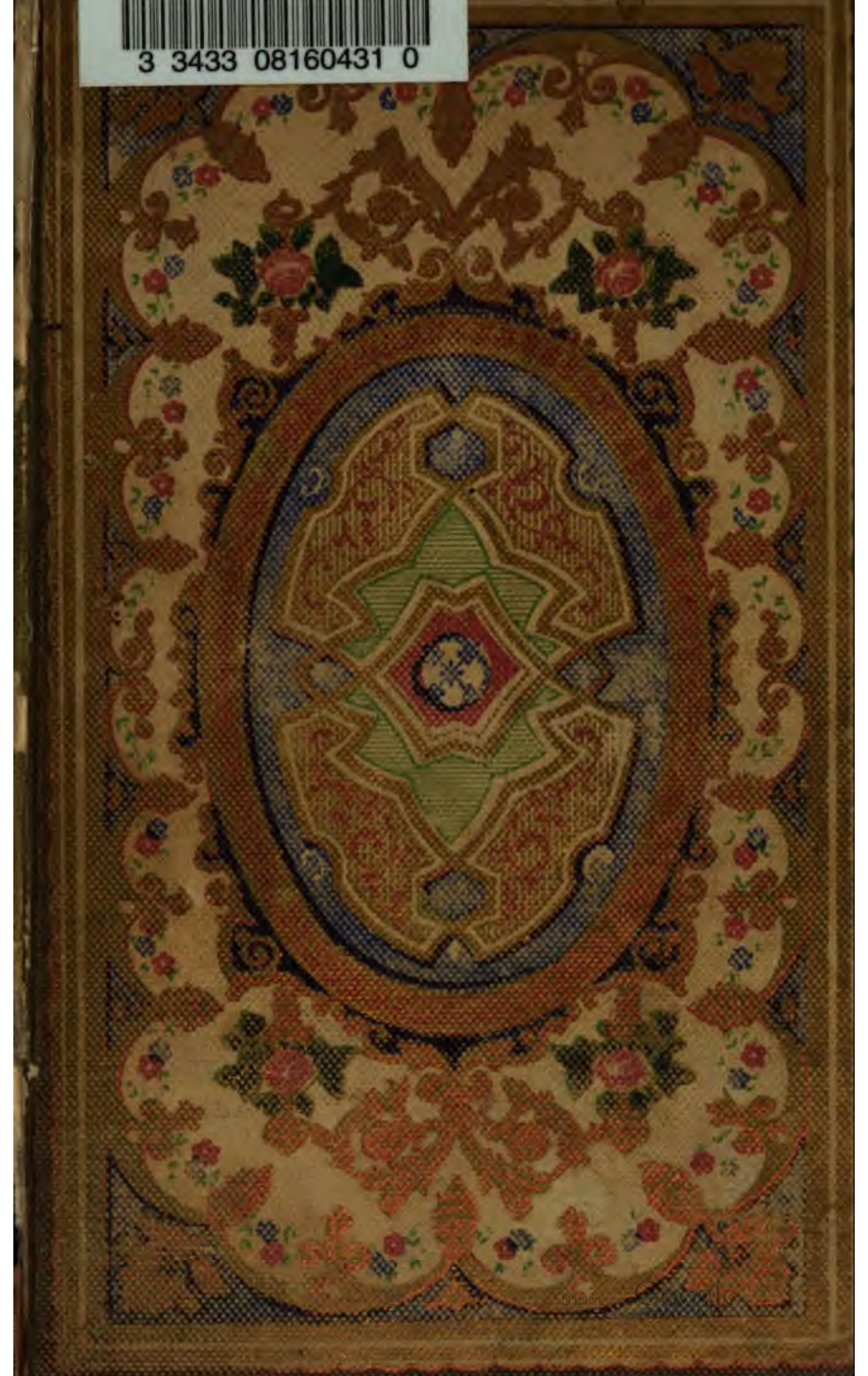


Marie Cavriani

— IMPRIMERIE D'E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N. 4. —

QUINZE JOURS AU RAINCY.

— IMPRIMERIE D'E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N. 4. —

— IMPRIMERIE D'E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N. 4. —



Imp. Lemercier a Paris

Tenez Mr Emmanuel mangez cela vous vous en trouverez bien

QUINZE JOURS

AU RAINCY

OU

LES VACANCES BIEN EMPLOYÉES

PAR

Mlle LOUISE BABEUF

Illustré de 12 Dessins imprimés en 2 couleurs



PARIS

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 53

1847

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Denis-Auguste AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Archevêque de Paris.

Nous avons fait examiner le volume qui nous a été présenté par M. Lehuby, intitulé : *Quinze jours au Raincy*, ou *les Vacances bien employées*, par madame Louise Babeuf; nous déclarons que ce petit ouvrage peut offrir pour les jeunes enfants auxquels il est destiné une lecture amusante et morale.

Donné à Paris, sous le seing de notre vicaire général, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 23 octobre 1846.

JAQUEMET, *vicaire général.*

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris,

P. CRUICE,
Chanoine honoraire secrétaire de la commission.

QUINZE JOURS AU RAINCY.

Par un beau jour du mois de juillet, madame Allain était allée avec sa fille aînée passer une journée au Raincy, en compagnie de quelques amis. La journée fut très pluvieuse, et la pauvre enfant ne vit rien, chose fort triste pour elle, qui ne connaissait ce beau parc que de réputation, et qui s'était promis tant de plaisir à le parcourir. Que de soupirs elle poussa en reprenant la voiture pour Paris, sans avoir pu se rouler sur l'herbe, sans avoir pu courir après

les biches, dont on lui avait tant parlé.

« J'aimerais mieux, disait-elle, n'être pas venue. Quel malheur! et qui sait, à présent, quand j'y reviendrai?

— Cela ne tient qu'à toi, ma bonne amie, lui dit sa mère.

—Vrai? et comment cela?

—Si tu accomplis tous tes devoirs avec soin, si tu travailles avec ardeur, je te promets de t'amener, aux vacances, passer quinze jours au Raincy avec ta sœur et ton ami Paulin.

—Tu dis cela pour rire? n'est-ce pas, mère, que c'est pour te moquer de moi?

—Non ma chérie, je parle fort sérieusement; mais songes que tu as plus de deux mois à être sage.



— Oh ! si j'étais aussi sûre d'y aller que d'être sage!

— Il me semble, ma fille, que c'est être trop sûre de toi, ou te croire bien parfaite.

— Non, petite mère, c'est compter sur ton indulgence et ta bonté. »

Cette petite phrase gracieuse toucha madame Allain; elle embrassa sa fille, et ratifia plus sérieusement encore sa promesse.

Marguerite fut bien heureuse, car elle savait que sa mère ne promettait que ce qu'elle voulait et pouvait tenir.

Grande fut la nouvelle le soir dans la maison; ce ne furent en rentrant que chuchoteries, que pourparlers.

« Comment! ta mère, qui n'est jamais sortie de chez elle pour plus

d'un jour, se décidera? disait Paulin. Ce n'est pas possible.

— Quand je te dis qu'elle m'a promis que tu viendrais aussi.

— Et moi, dit alors la petite Lucy, que ses compagnons de jeux avaient surnommée mademoiselle Grognon, parcequ'elle pleurait toujours.

— Et toi aussi! cela va sans dire, puisque notre bonne, viendra, mais il faut que nous soyons tous sages.

— Oh bien! alors, dit en riant Annette, leur bonne, qui jouait souvent avec eux, je connais quelqu'un qui ne sera pas du voyage.

— Et qui donc? s'écria Marguerite, moi?

— Je n'ai nommé personne; et en disant cela elle regarda Lucy d'un air significatif. »

Lucy, comme toujours, fondit en

larmes, sans vouloir écouter les consolations de Paulin, son petit ami, qui lui disait qu'Annette avait voulu voir si elle pleurerait encore.

Madame Allain vint s'informer du motif des larmes répandues par sa petite fille. Chacun prit la parole pour lui en expliquer la cause. Elle les gronda doucement, et leur fit observer que si c'était ainsi qu'ils commençaient à se bien conduire, le voyage pourrait bien ne pas se faire.

Les enfants étaient un peu interdits. Madame Allain les fit s'embrasser, et les laissa continuer leurs jeux en leur recommandant de ne se plus contrarier.

« Est-elle ennuyeuse cette petite pleurnicheuse, marmotta Marguerite, après le départ de sa mère; elle

est toujours la cause de nos gronderies.

— Allons! dit Annette, qui était une bonne grosse fille, les aimant beaucoup, c'est moi qui ai eu tort de la contrarier, puisque je sais qu'elle ne comprend pas la plaisanterie.

— Comme c'est amusant à la campagne, une enfant qui pleure toujours lorsqu'on veut rire avec elle, ajouta Marguerite, qui se croyait autorisée par ses douze ans à faire un peu la mère de famille.

— Nous irons nous promener bras dessus, bras dessous, dit Paulin à Lucy, nous aurons l'air du mari et de la femme: ce sera gentil, n'est-ce pas? »

Cette idée fit rire Lucy, et la bonne harmonie étant rétablie dans le trio,

ce furent des projets sans fin. Comme la soirée parut courte, et quels rêves enchanteurs firent ces trois enfants! Lucy et Paulin, qui ne connaissaient des merveilles du Raincy que ce que Marguerite leur en avait conté, ne savaient quelle idée se faire d'un séjour pareil. C'était pour eux comme une description du Paradis, et leur petite imagination y plaçait tout ce qu'ils désiraient.

Il serait trop long, mes enfants, de vous conter toutes les angoisses que ces trois enfants éprouvèrent, car il y eut bien des petites choses à reprendre dans leur conduite ; mais les deux mères s'étaient mutuellement promis de fermer un peu les deux yeux. Je dis les deux, mes petits amis, car les bonnes mères en ferment toujours un sur les défauts de

leurs enfants. Elles font souvent semblant de ne pas voir leurs fautes pour leur éviter une punition. Les enfants tendres et bons sentent cela, et leur conscience est là pour leur reprocher bien plus vivement encore le chagrin qu'ils occasionnent à leurs mères, toujours si dévouées, si indulgentes.

A peine le 15 du mois d'août fut-il passé, que voilà nos étourdis qui se mirent à tourmenter madame Allain pour qu'elle eût à fixer le jour du départ. Il fut décidé que ce serait pour le 5 septembre.

«Mon Dieu, que c'est encore long! dit Marguerite.

—Moi, je ne trouve pas,» répondit Lucy, qui était un gros enfant de huit ans, mais qui, n'en ayant que cinq pour la raison, n'avait nulle idée

de la longueur des vingt journées qui les séparaient encore du grand jour.

« Es-tu ennuyeuse de parler sans savoir ce que tu dis ! » et Marguerite, pour prendre patience, se mit à emballer soigneusement sa poupée, comme si elle devait être expédiée à cent lieues.

Sa mère lui fit observer qu'elle se privait de sa poupée pour longtemps en l'empaquetant ainsi à l'avance. Maguerite ne répondit rien, mais la poupée resta enveloppée, de crainte qu'elle ne fût pas prête à partir. Cette précaution fit beaucoup rire Paulin, qui prétendit que la poupée, ayant eu le temps de dormir, serait de meilleure humeur à la campagne.

Les jours s'écoulaient bien lentement, au gré de ces pauvres enfants.

Tous les soirs, après avoir prié Dieu avec ferveur pour qu'il fît beau temps pour les vacances, ils répétaient : « Enfin, nous n'avons plus que tant de fois à nous coucher, et nous partirons. » Mais la Providence en disposa autrement, et madame Allain tomba très sérieusement malade.

Je dois dire que la douleur de voir souffrir leur mère leur fit oublier pendant quelques jours tous leurs projets. Peut-être y eut-il bien quelques soupirs étouffés le 5 septembre ; mais la mère, très souffrante, ne les entendit ni ne les sut.

« Comment va-tu, bonne mère, disaient chaque matin ces deux anges aimés, en passant leurs bras autour du cou de la malade. Es-tu mieux, dis ?

— Oui, mes enfants, leur répon-

dit-elle un jour; j'espère bien être assez forte pour partir le 12.

— Tu crois donc que c'est pour cela que nous te demandons comment tu vas, dit Marguerite, en fondant en larmes.

— Non, ma fille, non, je sais bien que tu m'aimes; mais convenez, mes bijoux, que ma maladie arrive très mal à propos. » Puis il faut bien vous dire que ces deux petites filles vivaient seules avec leur mère, qui ne les quittait jamais, et que la table leur paraissait bien grande pour elles deux.

« C'est bien triste pour des enfants, lorsque leur mère est couchée, disait Lucy, avec laquelle la bonne ne jouait plus, tout occupée des soins à donner à la malade.

— Et bien malheureux, » répondit

Marguerite, qui était tout à fait la mère en ce moment-là.

Deux jours après madame Allain se leva, à la grande joie de ses enfants, qui battaient des mains pour exprimer leurs transports.

« Quel bonheur de te voir levée. Tu es donc tout à fait guérie ? Le médecin ne viendra donc plus ? etc. » Et les questions se succédaient avec une rapidité qui ne permettait pas à madame Allain d'y répondre.

Lorsque les petites furent un peu calmées, leur mère leur expliqua que, quoiqu'elle fût debout, elle était loin de se bien porter, et qu'elle souffrait encore beaucoup ; mais que cependant elle allait faire retenir le cocher pour le surlendemain.

« Pas possible ! dit Marguerite.

—Si, mes enfants, je veux que vous

Imp Lemercier à Paris.

Quel bonheur de te voir levee

jouissiez des derniers beaux jours, et j'espère aussi que le séjour de la campagne achèvera ma guérison.

— Ça, c'est vrai ! répondit Marguerite.

— Puisque c'est ton avis, ma bien aimée, dit en souriant madame Allain, il n'y a plus à hésiter.

— C'est mal, mère, de te moquer de moi, puisque je ne dis que ce que je pense.

— Tu as raison. »

La voiture fut retenue pour le 12, à deux heures précises.

« Surtout, mes enfants, soyez prêts!

— Oh ! maman, nous le sommes. Quel bonheur ! » Ce furent les seules paroles que la mère put saisir dans toutes les conversations du soir.

Madame Dubois, la mère de Paulin, fut prévenue, et rien ne manqua

plus cette fois à la certitude du voyage: le temps était resplendissant de beauté, ni trop chaud ni trop froid.

Le jour tant attendu arriva enfin, et dès quatre heures du matin madame Allain entendit des petits pieds déjà bottés qui trottaient dans les appartements.

« Que faites-vous donc, mes enfants ?

— Nous nous habillons.

— A cette heure-ci ?

— Il doit être tard, il y a bien longtemps qu'il fait jour.

— Votre bonne est-elle descendue ?

— Oh ! non, ma mère.

— Eh bien ! mes enfants, remettez-vous dans votre lit jusqu'à ce qu'elle descende.

—Mais nous ne serons jamais prêts pour deux heures.

— Soyez tranquilles et laissez-moi en repos, car vous m'avez rendue malade en m'éveillant aussi tôt.

— Nous en sommes très fâchées, petite mère ; » et le calme se rétablit pour un instant.

A cinq heures la bonne descendit, elle qui avait l'habitude de se lever péniblement à sept heures. Décidément, les têtes étaient renversées. Il en fallait prendre son parti, ce que fit madame Allain, heureuse de la joie de son entourage.

La matinée était délicieuse, le soleil brillant, et tout prédisait le plus charmant trajet.

« Serons-nous longtemps en voiture ? dit Lucy.

—Deux jours, lui répondit sa sœur.

—C'est bien long, deux jours, n'est-ce pas, Annette?

—Vous écoutez donc votre sœur; vous voyez bien qu'elle se moque de vous.

—Ah! aussi je disais: nous mourrons bien de faim dans cette voiture.

—Que tu es donc bête, Lucy, tu crois donc qu'on ne mange jamais quand on va bien loin, bien loin.

—Ce que tu me dis là n'est pas poli, et où veux-tu donc qu'on mange, puisque l'on n'a plus sa maison?

—Quel malheur! qu'on ne soit pas assez polie avec mademoiselle!» Et l'explication allait s'échauffer entre les deux sœurs, lorsque madame Dubois arriva avec Paulin, qu'elle avait eu bien plus de peine à con-

tenir que madame Allain ses filles. Ce pauvre enfant avait ordinairement encore moins de distractions que ses petites amies, et sa tête n'y était plus. Pendant l'heure qui s'écoula avant le départ, il alla bien cent fois à la croisée pour voir si le cocher arrivait ; enfin, après mille déceptions, la voiture roula sous la porte cochère, et ce ne fut plus qu'un hourra de cris et de tapage.

On commença par attacher les matelas sur le fiacre. Comme tous ces préparatifs paraissaient longs et interminables ! comme la bande joyeuse aurait sauté dans la voiture volontiers, et serait partie de bon cœur sans paquets ! Mais les mères étaient là, surveillant le chargement et retardant le départ, en exigeant

que tout fût attaché convenablement, caisses et cartons.

A peine le cocher venait-il de fixer son dernier nœud, que la pluie commença à tomber. Il fallut, par précaution, défaire les caisses, qui étaient légères, pour les mettre dans la voiture ; il fut décidé forcément, et faute de place, que les matelas resteraient à l'extérieur.

En quelques minutes la pluie devint une inondation ; elle tombait par torrents, et c'était chose curieuse que la pétrification de ces trois figures si épanouies un quart d'heure auparavant.

« Nous ne pourrons donc pas partir aujourd'hui ? dit Marguerite, qui portait toujours la parole dans les cas graves et désespérés.

— Il faut espérer que cette pluie

va bientôt cesser, dit madame Allain.

— Et si elle ne cesse pas?

— Nous partirons tout de même.

— Que tu es bonne! quel bonheur! » et la joie reparut plus franche que jamais; car le cocher venait de dire qu'il ne pouvait plus attendre et qu'il fallait se mettre en route. Vous jugez du bonheur qu'il y eût à traverser la cour les uns après les autres, sous un parapluie, pour arriver au fiacre qui les attendait. Là était réservé aux mères un plus grand embarras, car les caisses tenaient presque tout un côté de la voiture et les partants étaient au nombre de six. Qui ne sait pas que six dans un fiacre c'est déjà beaucoup. Il est vrai qu'il y avait trois demi-personnes.

« Jamais nous n'entrerons, disait

madame Dubois, d'un air consterné; c'est inutile d'y penser.

—Il le faut cependant, » lui répondit en riant madame Allain. Alors ce furent des rires extravagants qui partirent, d'autant plus bruyants qu'ils avaient été contenus.

« Nous nous tasserons, » disait la grosse bonne, qui tenait à elle seule la grande moitié d'un des deux côtés.

Le cocher ferma la portière de la voiture, et sans attendre que l'on ait pu s'asseoir, il fouetta ses chevaux et voilà nos voyageurs partis pêle-mêle et sans savoir s'ils parviendront à se caser.

Lucy fut mise sur les genoux de sa bonne, madame Allain arrangée au fond de la voiture, madame Dubois à côté d'elle, Marguerite auprès

de sa mère. Il ne restait plus que Paulin, dont on ne savait que faire. Il fut hissé tout au haut, sur les caisses; mais en montant pour se percher ainsi, il posa le pied sur un panier à provisions, et tous les paquets furent renversés dans la voiture. Incident qui fut encore un sujet de joie, car la gêne était telle, qu'il ne fallait pas songer à les relever avant leur arrivée.

« Tiens, nous avons de quoi manger, » dit Lucy.

Nouveaux éclats de rire.

« Il n'y a pas de quoi rire, reprit le pauvre grognon, avec une grande envie de pleurer.

— Non, mais tu penses toujours à manger, » dit Marguerite, en appuyant sur ce dernier mot.

Madame Allain fit cesser la dis-

cussion d'un coup d'œil, et l'on n'entendit plus pendant quelques instants que des plaintes sur le mauvais temps, et quel malheur ce serait, s'il allait justement pleuvoir pendant quinze jours. Cette crainte manifestée sur tous les tons entretint la conversation jusqu'à La Villette. Là, on prit le grand chemin, et les enfants s'écrièrent en voyant les arbres et les champs qui le bordent. « Nous voilà décidément en route.

— Que j'ai faim, exclama Marguerite, que la joie avait empêchée de déjeuner, et oubliant qu'elle venait à l'instant de se moquer de sa sœur.

— Et moi donc ! » dit Paulin, auquel la certitude d'être bien réellement parti rappela qu'il n'avait pas mangé de la journée. Lucy partit à son tour d'un long éclat de rire en

les entendant se plaindre ainsi. Les deux affamés avaient bien envie de se fâcher de son hilarité; mais ils prirent le sage parti d'en rire avec elle, tout en croquant à belles dents les provisions que la prévoyance maternelle avait entassées dans un cabas, pensant bien que cinq lieues ne pouvaient être franchies avec une bande aussi joyeuse, aussi vivace, sans que l'appétit ne fût éveillé.

Madame Dubois et la bonne, surmontant une petite honte, se mirent de la partie, et un pain de deux livres ne fit que leur donner l'envie d'en manger un de quatre.

Avant de se mettre en route, madame Allain avait demandé au cocher s'il connaissait le Raincy, et s'il saurait y aller par la porte de Montfermeil, question qui eut l'air de le

froisser dans ses connaissances géographiques, et à laquelle il répondit affirmativement. Cependant à peine eut-il dépassé le petit chemin qui conduit à Noisy-le-Sec, qu'il se mit à ralentir l'allure de ses chevaux, comme quelqu'un qui marche au hasard et ne sait pas précisément où il va. En effet, il s'arrêta, et alla s'informer chez un marchand de vin, de la route qu'il devait suivre, lança de nouveau ses chevaux, et marcha cette fois comme quelqu'un près d'atteindre le but de sa course. Une demi-heure après il s'arrêta d'un air triomphant aux deux pavillons qui se trouvent sur la route, à l'entrée d'une magnifique avenue, et après le village de Bondy.

« Mais ce n'est pas ici, dit madame Allain, nous allons au Raincy du

côté de la porte de Montfermeil, et non du côté de celle de Paris.

— Ah! vous en êtes bien loin, madame, s'écria une femme habitant l'un des deux pavillons. Si vous voulez arriver avant la nuit, il faut traverser l'avenue, aller à la porte du parc de ce côté-ci, et faire monter vos effets par quelqu'un. »

Ces deux dames se consultèrent, ne sachant plus quel parti prendre. Après bien des hésitations elles se décidèrent à prier la femme de vouloir bien leur ouvrir la petite barrière qui se trouve à l'entrée de l'avenue, longue au moins d'une lieue.

« Votre permission, je vous prie, mesdames.

— Nous n'en avons pas.

— Alors c'est chose impossible.

— Mais, lui dit madame Allain, nous sommes attendues chez un des gardiens du château, et vous le voyez, nous sommes dans un grand embarras.

— Ça c'est vrai ; » et après un moment d'indécision elle se décida à les laisser passer.

Ce pas franchi, les pauvres mères songeaient à l'ennui et à la difficulté qu'elles allaient éprouver à faire transporter leurs effets. La pluie tombait toujours, et de la porte de Paris à celle de Montfermeil il y a bien des pas.

Les enfants, charmés de ce petit désagrément, dissimulaient le plus possible leur contentement, à la pensée de leurs mères inquiètes et réellement contrariées.

En voyant arriver ce modeste

équipage ainsi garni, le gardien crut que ceux qui l'occupaient étaient munis d'une permission pour traverser le parc. Grande fut sa surprise, lorsqu'il apprit que cet attelage n'avait franchi l'avenue que grâce à la complaisance du premier gardien.

« Vous avez été heureux! Mais quant à traverser le parc, dit-il, c'est à n'y pas songer. » Madame Allain mit pied à tere, expliqua à ce brave homme tout l'ennui que lui faisait éprouver l'ignorance où elle était de cet usage, et la maladresse du cocher.

Le mari et la femme, tous deux bons et obligeants, furent touchés de la position embarrassée de ces dames, et l'un des deux se décida à aller demander au directeur la fa-

veur d'un *laissez-passer*. A leur grande surprise il fut accordé.

Madame Allain et son amie reçurent cette permission avec une vive reconnaissance. Les trois enfants battaient des mains à la pensée de traverser ce parc magnifique en voiture. Le cocher seul était de mauvaise humeur ; mais il ne disait mot, se sachant fautif en ayant assuré qu'il connaissait la route.

Le gardien lui montra le bâtiment qui se trouve vers la porte de Chelles, et lui dit qu'une fois là, il serait à sa destination.

La pluie s'étant un peu calmée, et les chevaux paraissant fatigués, la bonne et les enfants mirent pied à terre pour alléger un peu la charge de ces pauvres bêtes.

La petite caravane marchait de-



Imp Lemercier à Paris

La petite caravane

puis au moins vingt minutes, quand le cocher vint dire qu'ayant perdu de vue la maison indiquée, il ne savait plus quel sentier suivre. Madame Dubois allarmée, descendit dans l'espoir de trouver quelque indice; mais la route avait tourné, la maison qui leur avait servi de phare jusque-là ne se voyait plus. On marcha encore dix minutes sans rien découvrir. Au bout de ce temps elle fut forcée d'apprendre à madame Allain qu'elles étaient complétement perdues. La nuit commençait à venir , pas une personne à laquelle on pût se renseigner. Madame Allain fut obligée de descendre en pantoufles au milieu de la boue, où elle barbota un quart d'heure, cherchant à s'orienter; mais elle était venue une seule fois au Raincy, et il n'y a pas

un endroit où il soit plus facile de s'égarer. La nuit venait tout à fait. Les enfants avaient de la boue jusqu'à la cheville; madame Allain, qui souffrait encore beaucoup, avait peine à se soutenir; la bonne poussait d'énormes soupirs en disant : « Il est joli, notre voyage! Aussi, peut-on s'embarquer sans guide dans un parc qui a sept lieues de tour. »

A ce propos, le cocher s'écria ! «Je donnerais bien dix francs pour n'être pas ici, » réflexion qui fut faite d'un air si morne et si désespéré, que quelle que fût l'anxiété de nos voyageurs attardés, ils furent saisis d'un fou rire. Au même moment madame Allain aperçut une petite tour délabrée qui a servi autrefois de télégraphe. Elle rassura son monde en

leur annonçant qu'ils étaient enfin arrivés.

On se moqua beaucoup, chez les gardiens de cette porte, des Parisiens qui se perdaient dans le parc du Raincy; le pauvre cocher, surtout, eut à supporter une foule de quolibets qu'il prit au reste très bien, consolé par la compagnie d'une bouteille de vin qu'il s'empressait de faire disparaître.

Les matelas étaient transpercés, les voyageurs crottés, fatigués; mais nul ne se plaignit, heureux que tous étaient de se voir en lieu sûr, et certains de dîner. Partis à deux heures et demie de Paris, ils devaient arriver à quatre heures et demie : il en était sept. Madame Allain paya le cocher et lui exprima le regret qu'elle avait de sa perte de temps, et lui an-

nonça qu'elle se passerait de lui pour le retour.

« On ne se perd pas toujours; je reviendrai bien volontiers chercher madame, si elle le veut. » Madame Allain accepta, et souriant en songeant à la manière désolée avec laquelle il disait, une heure auparavant : « Je donnerais bien dix francs pour n'être pas venu ici. »

Le couvert fut dressé en une minute et le dîner qui avait été apporté tout prêt de Paris rendit, en s'étalant, tout le monde de très bonne humeur, même la bonne, qui assura que le temps serait beau le lendemain.

« Moi, je ne le crois pas, » dit Lucy qui ne laissait jamais échapper l'occasion de placer un mot quelconque.

Madame Allain, après avoir veillé à ce que chacun eût changé sa chaussure trempée, se mit à table, et pria son amie de vouloir bien servir les enfants, se trouvant très fatiguée de cette course accidentée.

« Tiens, nous n'avons que cela pour notre dîner, dit Marguerite.

— Et que te faut-il de plus que cette dinde ? lui répondit en riant Paulin.

— Je ne dis pas; mais si nous avions quelque chose de chaud, cela nous réchaufferait. »

Madame Allain fit observer à Marguerite qu'il fallait savoir s'arranger de tout, et que les voyageurs n'étaient pas toujours si bien servis.

« Oh! mais nous, bonne mère, nous avons Annette pour préparer ce qu'il nous faut.

— Tu penses donc, lui répondit sa mère avec douceur, que la bonne n'est pas plus fatiguée que nous tous, elle qui a fait tous les emballages, et tu ne souffrirais donc pas d'exiger d'elle une peine que nous pouvons si facilement lui éviter.

— Je n'avais pas pensé à cela, mère.

— Réfléchis une autre fois avant d'exprimer un regret, et souviens-toi, ma chère enfant, que nous devons avant tout songer au bien-être de ceux qui nous entourent, même en sacrifiant un peu du nôtre. »

Le repas à peine terminé, chacun se sentit pressé de se coucher, et Annette, en voulant dresser le lit de Paulin, fit observer que le matelas qui lui était destiné était trempé.

« Tiens, Paulin qui ne pourra pas se coucher; et voilà nos petits fous bien joyeux de ce nouveau contre-temps.

— Je coucherai dans un fauteuil; il faut bien s'arranger de tout en voyage, reprit Paulin avec un air grave et important.

— Il n'y a qu'un malheur, mon ami, repartit Marguerite : c'est qu'il n'y a pas de fauteuils ici; mais cela ne fait rien, tu passeras la nuit sur une chaise.

— Certainement, répondit Paulin, » que cette perspective n'amusait guère, mais qui tenait à contiuuer sa petite fanfaronnade, je serai très bien.

« Je crois, mon cher Paulin, que tu seras encore mieux sur un matelas, et Annette va t'en donner un

des miens, » lui dit madame Allain.

Il ne résista que très faiblement à cette volonté; et lorsque le lit fut prêt à le recevoir, il dit, en se retirant et en souhaitant le bonsoir à ses petites amies :

« J'aurais été très bien sur une chaise. »

Un quart d'heure après tout reposait dans la maison, et les enfants s'endormirent en espérant le soleil pour le lendemain.

Cette espérance ne fut pas réalisée, car le soleil ne parut pas ce jour-là, déception dont ils se consolèrent facilement, cette journée étant consacrée par leurs parents à s'instaler, et leurs pérégrinations ne devant commencer que le lendemain. Tous les jeux furent essayés dans cette journée et le dîner du

soir les réunit de nouveau harassés, mais heureux.

Les jours commençaient à être courts et par conséquent les soirées un peu longues. Paulin proposa de jouer au loto.

« C'est un jeu de nigaud, et je ne veux pas en être, répondit Marguerite.

— De nigaud, de nigaud, dit Paulin suffoqué de la remarque ; je connais plusieurs grandes personnes qui y jouent. Réflexion qui fit sourire les mères par sa naïveté.

—C'est possible; mais, moi, j'aime mieux jouer à la poupée.

—Comme tu voudras, dit Paulin; alors nous allons jouer au jeu de patience avec Lucy.

—C'est ça, c'est ça, » s'écria Lucy toute charmée de cette décision,

car le loto lui faisait toujours un effet désagréable, ne connaissant pas les chiffres et son voisin de jeu étant obligé de jouer pour elle.

Ils s'installèrent auprès d'une petite table. Les deux mères se mirent à lire et feignirent de ne pas voir Marguerite qui furetait partout.

— C'est étonnant, dit-elle fatiguée de chercher inutilement.

— Qu'est-ce qui est étonnant, ma fille?

— Ma poupée que je ne trouve pas.

— Il faudrait que tu l'eusses apportée.

— C'est vrai! je l'ai oubliée, je me le rappelle maintenant, moi qui l'avais si bien emballée. Quel dommage, quel malheur! et mille autres plaintes qui n'aboutirent à rien.

— C'est une contrariété dont il faut te consoler.

— C'est facile à dire, toi qui n'aimes pas les poupées.

— Je les aimerais que je n'aurais pas plus que toi la possibilité d'en avoir une.

— Mon Dieu! que c'est désolant!

— C'est un mal sans remède; je t'engage à prendre ton parti en jouant à autre chose, une autre fois tu seras moins étourdie.

— Encore s'il y avait trois feuilles au jeu de patience; mais il n'y en a que deux.

— Il y a d'autres jeux.

— Tu crois cela; mais quand on est seul, c'est si triste.

— C'est une réflexion que tu n'as pas faite il y a un instant, lorsque tu as, d'une manière si sèche, refusé

à Paulin de lui être agréable. »

Marguerite, qui n'avait que la tête mauvaise et non le cœur, comprit que sa mère avait raison. Elle lui promit avec sincérité de ne plus être égoïste. La suite de ce récit nous apprendra si elle tint parole.

Lucy un peu après lui céda son tableau à assembler. La bonne harmonie revint et ils finirent, au bout d'un instant, par pousser de grands éclats de rire en songeant à la pauvre poupée abandonnée et restée seule gardienne de leur appartement.

« S'il vient des voleurs, dit Lucy, la poupée ne pourra pas défendre la maison.

— Pourquoi pas, reprit vivement Marguerite offensée dans le courage de sa Fanny bien-aimée.

— Ne te fâche pas, ma sœur; moi,

je disais ça parce que tu l'as si bien ficelée.

—Tiens, c'est vrai!» et cette idée redoubla l'hilarité du trio, hilarité qui devint communicative par sa bruyante franchise.

Les nouveaux habitants du Raincy allèrent se reposer assez tôt pour avoir des jambes solides le lendemain.

La troisième journée commença obscurcie par un épais brouillard qui ne se dissipa que sur les dix heures, au grand mécontentement de nos écervelés qui eussent voulu partir à la promenade dès sept heures du matin. Paulin surtout paraissait on ne peut plus impatient de prendre son essor.

«Je te croyais meilleur enfant, lui dit sa mère tristement.

— Qu'ai-je donc fait?

— Tu te plains continuellement devant madame Allain de ne pas sortir assez tôt, tu oublies qu'il y a deux jours il te paraissait impossible qu'elle pût venir ici. Tu sais qu'elle doit faire aujourd'hui sa première course, et au lieu de l'engager à ne l'entreprendre qu'à midi, tu es la cause qu'elle se hâte pour vous être agréable et qu'elle pourra bien en être plus malade.

— Je n'y pensais plus, ma bonne mère; je suis si heureux d'être ici, de jouer, de courir.

— Je partage bien ta joie, mon ami; mais il ne faut pas que le jeu et le plaisir te fassent jamais manquer de cœur.

— C'est moi qui ai eu tort, » dit Marguerite que ce reproche atta-

quait bien plus directement encore.

Madame Allain parut en ce moment, accompagnée de la bonne chargée d'un petit paquet soigneusement enveloppé.

« Que portez-vous donc là, Annette? dirent les deux aînées en sautant autour d'elle et tâchant de deviner à la forme ce que ce pouvait être.

— C'est notre second déjeuner.

— Si c'était vrai, vous l'eussiez mis dans un cabas.

— Je n'aime pas les curieux, vous le savez, dit madame Allain.

— Oh! nous demandions cela à Annette pour rire; mais puisqu'elle a des secrets, elle peut bien les garder, murmura Marguerite.

— Mais puisque je vous ai dit que c'était votre second déjeuner et que vous ne voulez pas me croire.

— Parce que je suis sûre que ce n'est pas cela.

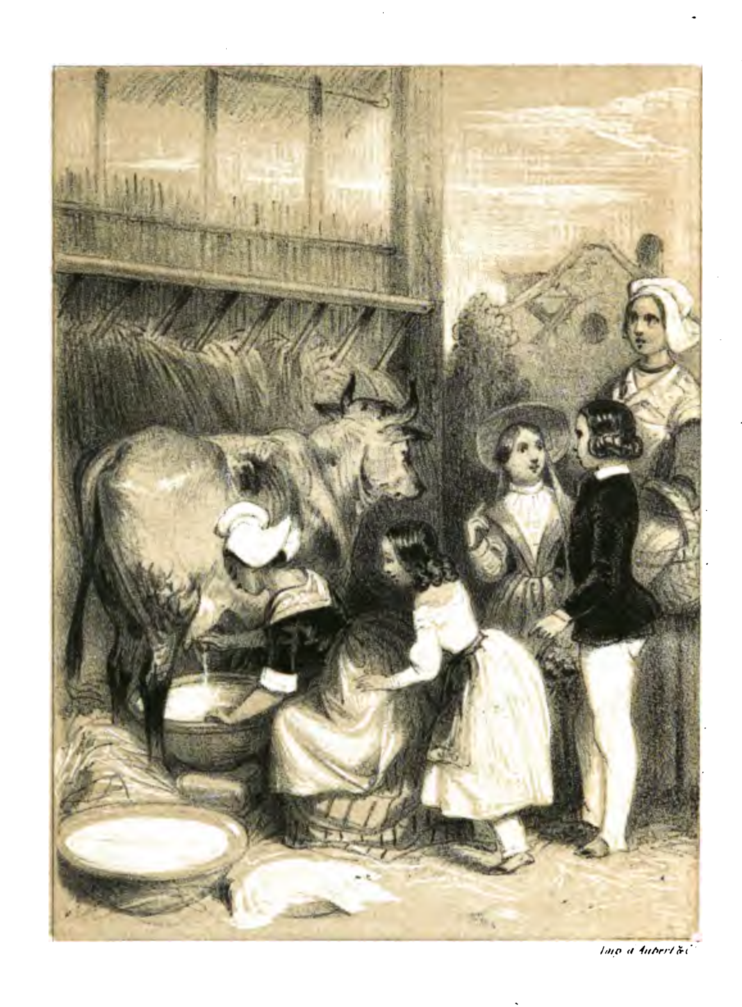
— Si, ma sœur, si, dit tout bas Lucy; j'ai vu faire le paquet.

— Comme je te crois plus qu'elle, vous vous êtes entendues pour vous moquer de moi.

— En marche, mes enfants, dit madame Dubois; nous irons aujourd'hui visiter le côté du parc qui conduit au village de Villemomble, que l'on dit charmant. La bonne fera ses provisions en même temps.

— C'est ça, c'est ça ! » Et voilà nos trois étourneaux prenant leur volée joyeusement.

On s'arrêta sous la porte de Chelles pour admirer le magnifique coup d'œil qui s'aperçoit de cet endroit, et l'on se promit, étant tout près de là, d'y revenir chaque jour; puis on prit



Imp. d'Aubert & Cie

LES FURETS EXAMINAIENT LES SUPERBES VACHES.

sur la gauche, et les enfants bondirent de joie en découvrant, de la hauteur, la laiterie qu'ils désiraient tous beaucoup visiter.

Pendant que la bonne prenait ses arrangements pour avoir du lait tous les matins, ce qui est assez difficile, les furets examinaient les superbes vaches qui s'y trouvent. Marguerite, qui les aimait passionnément, prolongeait indéfiniment son admiration. Madame Allain lui fit observer qu'il fallait s'acheminer du côté de Villemomble.

« Déjà ! oh ! encore un moment.

— Nous reviendrons. » Et, en disant cela, madame Allain prit Lucy par la main et sortit. Marguerite fut obligée de suivre ; mais elle eut un mouvement d'humeur si prononcé qu'il l'empêcha d'apercevoir une

pierre qui se trouvait sur son passage. Elle se heurta, tomba rudement, et le genou fut assez endommagé. Elle prétendit n'éprouver aucune souffrance, et s'efforça de marcher sans boîter; mais, arrivée à la porte de Villemomble, elle fut obligée d'avouer qu'il lui était impossible d'aller plus loin.

« Eh bien! nous resterons toutes deux ici, lui dit sa mère, pendant que madame Dubois, la bonne et les deux enfants iront au village.

— Que je suis maladoite d'être tombée! moi qui avais une si grande envie de voir Villemomble!

— Nous y reviendrons.

— Et si nous n'avons pas le temps?

— Ce sera un malheur.

— Comme tu es vite consolée!

— Tu devrais l'être bien plus vite,

toi qui n'es privée de ton excursion que par ta faute. Tu as été colère.

— Je le sais bien; mais c'est malgré moi, quand je suis contrariée.

— Tu apprendras à tes dépens, ma chère enfant, qu'on ne peut toujours faire sa volonté. »

Lucy et Paulin exprimèrent le désir de rester avec Marguerite, qui fut profondément touchée du sacrifice qu'ils lui faisaient. Elle les engagea à ne pas se priver de ce plaisir.

« Tu sais bien, lui dit Paulin, que nous ne nous amusons que lorsque tu es avec nous. »

Madame Dubois et la bonne partirent. Les enfants et madame Allain s'assirent dans le bois, et cette dernière leur conta une histoire pour leur faire prendre patience et les forcer à se reposer.

Une heure après, la cloche se fit entendre, et les deux approvisionneuses reparurent.

« Tiens, vous n'apportez rien !

— Nous avons commandé ce qu'il nous faut pour demain ; et en disant cela, madame Dubois s'assit, tira de ses poches des petits pains, la bonne en fit autant, et madame Allain procéda à l'ouverture du paquet mystérieux.

— Quel beau saucisson ! dit Marguerite d'un air étonné ; je n'aurais jamais cru que ce fût le déjeuner.

— Et pourquoi ?

— Parce que je pensais qu'Annette m'avait fait un conte.

— Tu juges les autres d'après toi, ma fille.

— Oh ! ma mère, moi, je ne trompe jamais personne.

— L'autre jour encore tu disais à Lucy qu'il fallait deux jours pour venir au Raincy.

— Oh! mais avec ma sœur c'est pour rire; et puis, je lui disais cela parce qu'elle est si niaise qu'elle croit tout ce qu'on lui dit.

— Tu nommes sa droiture de la niaiserie; moi, je pense que c'est de la confiance. Il n'y a de coupables que ceux qui abusent de sa croyance pour lui faire des contes. Réfléchis un peu et dis-moi si tu n'as pas manqué de bon sens en voulant être plus perspicace que les autres. Mais, mes amis, nous sommes en vacances, ce n'est pas pour être grondés, c'est pour vous amuser de tout votre cœur; un peu plus tard nous reviendrons sur ce sujet. Déjeunons. »

Le magnifique saucisson fut dégusté avec bonheur. Madame Allain donna bientôt après le signal du départ ; mais Marguerite eut toutes les peines du monde à se lever, et ne put marcher qu'à l'aide du bras de sa bonne qui, sans rancune, lui servit de canne.

« Et si j'allais ne pas pouvoir marcher de quinze jours ! dit Marguerite avec une tristesse profonde et comme si cette époque dût être le terme de sa vie.

— Je te promets que tu courras dans deux, » lui répondit sa mère qui avait visité son genou, et qui était habituée à juger de la gravité de ces accidents.

Un peu après la laiterie, on prit la gauche et l'on aperçut un charmant petit pont qui traverse une

rivière nommée la rivière Anglaise, et qui se trouve sur la hauteur.

« Quel malheur que Marguerite ne puisse pas courir ! dit Paulin, nous eussions été nous promener sur ce pont. Enfin, nous reviendrons peut-être bien de ce côté avant de partir.

— Cela est certain, » lui dit sa mère.

Cette assurance le calma, et la troupe rentra à son gîte avec un blessé et un traînard. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce dernier se nommait Lucy.

Madame Allain engagea Marguerite à se tenir en repos; ce qu'elle fit, il faut le dire, peut-être autant par la crainte qu'elle avait d'être retenue à la maison que pour complaire à sa mère.

La soirée se passa à lire des contes

à haute voix, et chacun fut se coucher un peu tristement, ne pouvant faire aucun projet pour le lendemain.

« Déjà notre quatrième jour! dit Marguerite en s'éveillant et en songeant à sa blessure ; comme le temps passe quand on s'amuse!

— Il te paraîtrait bientôt long si tu ne travaillais jamais.

— Tu dis toujours cela.

— C'est que c'est une grande vérité, ma fille. Mais comment vas-tu ce matin?

— Assez bien; cependant j'ai encore le genou raide.

— Cela passera dans la journée ; mais il ne faudrait pas te fatiguer, si tu veux courir demain. »

Marguerite, docile à ce sage avis, se mit à lire sous les arbres, puis elle



Imp. Lemercier à Paris

Je voudrais savoir broder.

se promena clopin clopant, donna à manger aux poules, écossa des haricots; mais une journée, c'est bien long, et déjà elle avait dû réprimer plusieurs bâillements.

« Si j'avais pu prévoir cet accident, dit-elle à madame Dubois, qui lui tenait compagnie en brodant une manchette au point de chaînette, j'aurais apporté quelque chose à faire.

— Puisque tu es venue ici pour t'amuser.

— Mais je ne m'amuse pas. Je voudrais savoir broder comme toi.

— Rien n'est plus facile; si tu veux, je vais te donner une leçon sur l'autre manchette.

— Et si je la fais mal?

— Cette broderie est si facile que tu feras tout aussi bien que moi.

— Quel bonheur! que tu es bonne! » Et Marguerite apprit beaucoup plus tôt que sa mère ne l'avait pensé que le travail délasse du jeu tout aussi bien que le jeu du travail. Elle se mit à l'œuvre avec ardeur, et réussit parfaitement, car elle le voulait. Elle put marcher dans l'après-dînée, et l'on alla en procession passer et repasser sur le charmant petit pont regardé la veille avec convoitise. Marguerite se trouva très bien de sa petite promenade, et les projets d'excursion furent agités de nouveau.

Madame Allain, dont les forces revenaient comme par enchantement, annonça qu'elle était prête à supporter les plus rudes épreuves, ce qui mit la joie au cœur des trois inséparables.

Où irons-nous aujourd'hui? ou, que ferons nous? étaient toujours les premières phrases prononcées tous les matins, pendant quinze jours. Au moment où cette question s'agitait vivement le cinquième, madame Allain reçut une lettre qui lui annonçait pour dix heures l'arrivée, par la voiture de Villemomble, de deux dames et du mari de l'une d'elles. Il était plus de neuf heures et demie, il n'y avait pas une minute à perdre pour aller à leur rencontre. Mais tout en se hâtant, la bande ne fut prête qu'à dix heures, et à peine sortis, ils rencontrèrent ceux qu'ils attendaient, accompagnés d'un petit garçon de douze ans, très disposé à tenir aux enfants joyeuse compagnie.

Après le déjeuner, on partit pour

aller à la chasse aux noisettes, dans la forêt de Bondy, qui entoure le parc. Ce fut une battue générale qui n'en rapporta pas beaucoup, mais qui amusa infiniment les enfants. La journée leur parut courte, et si la faim ne les eût fait souffrir, il eût été difficile, je crois, de les ramener sans difficulté. Lorsqu'ils se furent un peu réconfortés, ils s'aperçurent de leur extrême lassitude, et ce ne fut plus qu'un concert de plaintes sur tous les tons.

Madame Allain proposa à ses hôtes une partie d'écarté, sans réfléchir qu'elle n'avait pas de cartes. Elle descendit auprès de madame Durand, la gardienne, pour lui demander si elle en avait, ou si elle pouvait s'en procurer.

« Il est sept heures, répondit celle-

ci, et l'on ne pourrait en avoir qu'à Gagny, qui est à vingt minutes d'ici; je suis seule à la maison, il m'est impossible d'y aller.

— Moi, je connais bien le chemin, dit Annette, mais le soir je n'irais pas seule. »

Madame Allain remonta faire part à ses amis du peu de succès de sa démarche. « Allons-y tous, dit le visiteur, qui était d'un caractère très gai et décidé.

— Je le veux bien, répartit madame Allain. Et nous aussi, » s'écrièrent tous les enfants en même temps, et comme saisis d'un vertige.

Madame Allain leur fit observer qu'ils étaient à moitié morts l'instant d'auparavant.

« Oh! je t'en prie, petite mère, s'écria Marguerite; nous marche-

rons très bien, nous ne nous plaindrons pas.

— Allons! eh bien! partons, mes enfants; Annette, munissez-vous d'une lanterne et guidez-nous. Songez que nulle autre que vous ne connaît le chemin.

— N'ayez donc pas peur, je le connais comme ma poche. »

A cette assertion décisive, madame Allain, madame Dubois, monsieur Dauria, Marguerite, Paulin et Gustave, le petit visiteur, se mirent en route, Annette en tête, munie d'une lanterne. Lucy et les deux dames restèrent à la maison. Les trois enfants se prirent par le bras, les trois grandes personnes en firent autant, et jamais course ne s'entreprit avec autant de joie. Bientôt le régiment se trouva au plus épais

de la forêt, les chemins devinrent si étroits qu'il fallut se séparer et marcher les uns après les autres. M. Dauria, fermant la marche, demanda à ces dames la permission de fumer une cigarette, ce qui lui fut accordé; et la conversation s'anima des mille incidents du voyage. Il faisait un temps très noir, et Marguerite seule profitait de la lueur de la lanterne, se trouvant immédiatement après la bonne; les autres suivaient au hasard. Les enfants exprimèrent le désir de faire des crèpes au retour, ce que madame Allain leur promit, à la condition qu'Annette prendrait à Gagny les œufs et la farine nécessaires.

« Je le veux bien, dit Annette.

— Mais vous n'avez pas de panier pour les mettre, fit observer Paulin.

— Cela ne fait rien, je m'en charge; » et comme cette conversation l'avait un peu distraite, elle s'enfonça dans une mare de boue, à la satisfaction générale de nos étourdis qui la plaisantèrent beaucoup de sa mésaventure, elle qui y voyait mieux que les autres, étant porteuse de la lanterne. Le reste du voyage se passa sans aucun accident; chacun trouva que c'était très peu loin, et les enfants assuraient qu'ils feraien bien le double du chemin.

Toute cette bande, arrivant ainsi à huit heures du soir, fit évènement dans le village. Les plus paresseux vinrent sur leur porte; et il est certain qu'une députation fut envoyée chez l'épicier pour avoir des renseignements sur cette course nocturne.

Annette avait son tablier rempli

d'œufs. M. Dauria lui recommanda, dans l'intérêt général, de ne pas faire de faux pas cette fois, et en riant il prit le bras de madame Dubois, et se fit leur guide. Les enfants se voyaient déjà installés à manger des crèpes; les mères se réjouissaient en pensant au repos, et, tout en parlant, chacun suivait M. Dauria avec une aveugle confiance, lorsque tout à coup Annette prétendit qu'elle ne reconnaissait plus le chemin. —Mais si. — Mais non. Après bien des explications, il fut constaté que l'on était perdu au milieu de la forêt, à neuf heures du soir.

« Le Raincy nous est fatal, » dit madame Dubois. Les allées furent arpentées : mais toutes se ressemblaient; et quoique M. Dauria prétendît qu'il se retrouverait parfaite-

ment en suivant l'odeur que le tabac avait répandu dans le chemin qu'il avait suivi, personne ne fut rassuré ; madame Dubois surtout ne riait plus, et la forêt lui apparaissait menaçante et lugubre.

Paulin, qui était toujours très rassuré, dit en riant : « Et si nous rencontrions des voleurs?

— Ce serait heureux, lui répondit madame Allain ; ils pourraient au moins nous indiquer notre route.

— Nous en serions quittes pour leur donner nos œufs et nos cartes, ajouta Marguerite qui voulait paraître aussi brave que Paulin.

— Ne rions pas, et cherchons à nous retrouver, dit madame Dubois avec humeur; elle qui était toujours d'un caractère égal.

— Nous y voici ! s'écria Annette

avec joie ; je reconnais cette borne.

— Et moi aussi ! — Et moi aussi ! » et toute la bande reprit la route de la maison à pas pressés.

L'inquiétude se glissait au logis : on commençait à faire des commentaires sur l'imprudence du trajet entrepris le soir ; aussi, en apprenant cette mésaventure, ces dames se félicitèrent-elles d'être restées au coin du feu. L'heure était très avancée, les enfants harassés : on décida que les crèpes ne se feraient que le lendemain ; les cartes mêmes, pour lesquelles on avait bravé tant de fatigues et de dangers, furent mises de côté, et chacun alla se coucher, en se félicitant d'avoir retrouvé son gîte, et les enfants bien joyeux de penser qu'ils auraient enfin quelque chose d'intéressant à raconter

à leurs amis en retournant à la ville.

A la pointe du jour, le lendemain, les quatre enfants se levèrent pour aller avec la bonne à la laiterie : ils voulaient boire du lait chaud ; mais ils arrivèrent trop tard et s'en consolèrent en ramassant les noix tombées et en poursuivant cerfs et biches à la course. Le premier déjeuner les trouva déjà fatigués.

« Vous n'êtes pas raisonnables, mes amis, leur dit madame Allain : il est huit heures, et vous avez déjà l'air de ne pouvoir vous soutenir.

— Mais pense donc, bonne mère, que nos vacances sont bientôt terminées, lui répondit Marguerite.

— Elles ne sont cependant qu'au tiers.

— Je pense toujours à notre départ, et cela m'attriste.

— C'est un moyen certain pour altérer tous tes plaisirs.

— Tu as raison, et je ne vais plus songer qu'à me divertir. »

A onze heures, la caravane nombreuse se mit en route au hasard, ne sachant de quel côté diriger sa promenade. Gustave en était déjà au tutoiement avec Paulin; tout allait pour le mieux. Les enfants se munirent chacun d'un cerceau, et ils prirent droit devant eux dans la forêt, se fiant à leur bonne étoile. Ils rencontrèrent grand nombre de paysans, de dames, et surtout beaucoup d'enfants se dirigeant tous du même côté. Madame Allain s'informa du but de cette promenade. « C'est, lui dit un des gardes de la forêt auquel elle s'était adressée, l'époque d'une neuvaine qui se fait

tous les ans à la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, qui est située au milieu de la forêt.

— Et que demande-t-on à Notre-Dame-des-Anges?

— La santé et la continuation de la jeunesse.

— Comment cela?

— Ah! je m'en vais vous dire, ajouta le garde d'un air un peu narquois; à côté de la chapelle il y a une source où l'on va boire de l'eau qui a la propriété de conserver aux dames la jeunesse et la beauté; quant aux enfants, on les fait passer sous la châsse pour les guérir ou les préserver des maladies. Mais allez voir cette cérémonie; on dit en ce moment la messe: il y a un monde!.. »

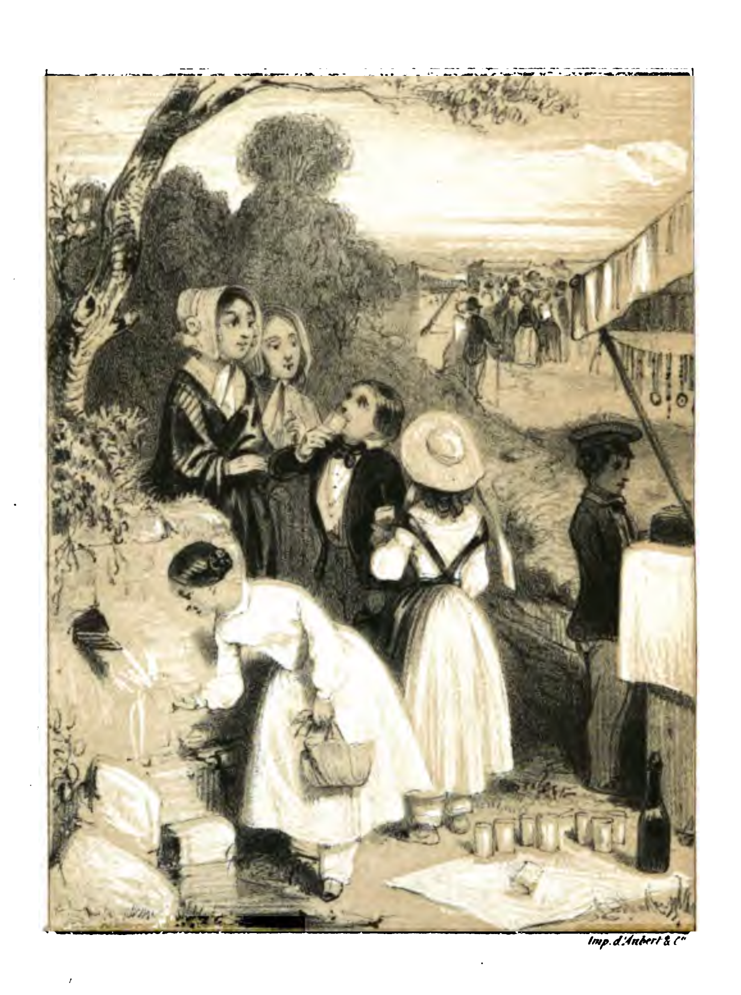
L'avis général étant de se rendre au lieu indiqué, ils suivirent la foule.

Madame Dubois seule, brisée des émotions de la veille, demanda la permission d'attendre, assise sur l'herbe, le retour de la compagnie. La liberté pour tous étant la devise de la campagne, sa demande lui fut accordée à l'unanimité. Lucy, qui était très lasse, ne demanda pas mieux que de rester avec elle, et les autres continuèrent gaiement leur course à la chapelle.

La foule était en effet si compacte qu'il fut impossible de pénétrer dans cette chapelle, qui a quelque chose de tout à fait poétique par sa position ravissante. Ces dames remarquèrent avec peine que chacun venait là très peu recueilli, ce qui donnait à ce rassemblement plutôt un air de fête mondaine et de plaisir que celui d'un pèlerinage

religieux. Les marchands y étaient très nombreux, et c'était une vraie foire. Les chapelets, les gravures saintes, les livres de prières, les jouets, les pains d'épice, tout se trouvait rassemblé sur un très petit emplacement. La fontaine de Jouvence était seule invisible, et, sans le précieux renseignement du garde, les visiteurs s'en fussent retournés sans l'apercevoir. Elle est auprès de la chapelle, un peu en arrière, à droite. Là les buveurs étaient si nombreux qu'il fallait faire queue pour obtenir un verre de cette eau merveilleuse. Des personnes même apportaient des bouteilles qu'elles faisaient remplir pour les boire au logis.

L'aspect de tous ces verres à peine rincés et étalés sur un mouchoir qui



Imp. d'Aubert & Cie

J'AURAIS VOULU EN GOUTER DIT MARGUERITE.

servait de nappe, ôta à ces dames l'envie d'en essayer.

« J'aurais voulu en goûter, dit Marguerite.

— Si c'est pour te rendre jolie, dit Paulin très heureux de son bon mot, tu feras bien d'en boire beaucoup et longtemps.

— On ne vous demande pas votre avis, monsieur, repartit Marguerite légèrement piquée.

— Moi, je te le donne sans t'en demander le paiement.

— Une autre fois, garde tes avis pour toi.

— Ne vous fâchez pas, mes enfants, pour une mauvaise plaisanterie; faites plutôt votre choix parmi toutes ces boutiques ambulantes. »

Le pain d'épice eut la préférence, et après avoir bu du *coco* à discré-

tion, on s'en retourna à la recherche de madame Dubois, qui s'était étendue sur l'herbe avec Lucy. Elle avait posé une ombrelle ouverte sur leurs deux têtes, ce qui leur donnait un aspect assez pittoresque, et comme elles étaient sur le bord de la route, chaque passant jetait un coup d'œil sur ce groupe qu'on ne comprenait pas bien.

M. Dauria lui reprocha sa paresse, et la contraria beaucoup d'être restée ainsi seule. Lucy croqua avec plaisir un pain d'épice que lui donna sa mère; les enfants s'élancèrent dans la forêt pour ramasser de la délicieuse bruyère rose qui s'y trouve en abondance. Ils en firent d'énormes bouquets qu'ils offrirent avec beaucoup d'empressement aux visiteurs qui les quittaient le soir même.

Les trois journées qui suivirent celle de la visite à Notre-Dame-des-Anges n'offrirent rien d'assez attrayant pour le lecteur, bien qu'elles fussent toutes aussi bonnes pour les petits amis. Ils allèrent à Livry par le bois; puis visitèrent le village de Villemomble, qui est ravissant, et celui de Montfermeil, d'un aspect on ne peut plus riant. En rentrant, le soir du neuvième jour, madame Dubois trouva une lettre qui nécessitait sa présence à Paris pour une demi-journée. C'était un grand ennui; mais cependant les commissions à lui donner étaient si nombreuses qu'en y réfléchissant mieux le voyage était heureux.

Lucy demanda un panier pour mettre des marrons d'Inde; Paulin, une baguette de cerceau pour rem-

placer la sienne qu'il avait cassée; Marguerite, des sucres d'orge qu'elle avait perdus au jeu, madame Allain, par une faveur très grande, leur ayant permis, pour le temps des vacances, le jeu avec toutes ses chances.

Madame Dubois partit, et cette dixième journée fut consacrée à parcourir le parc du Raincy, que l'on connaissait à peine, tant on avait eu hâte de se répandre au loin. Madame Allain surprit beaucoup ses étourneaux en leur apprenant qu'ils n'avaient encore rien visité des beautés du Raincy.

«Vrai! quel bonheur! allons voir!» telles furent les phrases qui assaillirent madame Allain; mais elle les calma en leur faisant observer qu'il serait un peu égoïste de choisir le

jour où s'absentait madame Dubois pour faire cette promenade.

« Pour vous dédommager, leur dit-elle, je vais vous conter, si cela vous amuse, l'histoire d'un cerf qui était au Raincy il y a quelques années.

— Nous voulons bien, nous voulons bien! Ce doit être drôle les aventures d'un cerf! » dirent les enfants en riant.

On s'assit en rond sous les arbres, et la mère, dévouée à leur plaisir, commença sa narration.

« Un cerf d'une rare beauté fut un jour amené au directeur du parc : ce nouvel hôte lui fut recommandé d'une manière toute particulière.

« Il avait nom Zizi ; de tous il était le plus beau, le plus fier, et sa noble

allure enchantait tous ceux qui pouvaient l'apercevoir; ce qui était assez difficile, car il était on ne peut plus sauvage. Un matin, il s'avisa, on n'a su par quelle lubie, de se précipiter sur un ouvrier occupé à travailler dans le parc, et le frappa de ses cornes; heureusement que cet homme n'était pas seul et qu'on vint sur-le-champ à son secours. Le cerf fut mis en jugement, et il fut décidé que ses cornes seraient coupées et qu'on lui mettrait au cou un petit grelot pour annoncer sa venue.

« Il fut remis en liberté, et le voilà bondissant au milieu du parc. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas l'avoir tué, puisque chaque semaine il y en a qui ont ce malheureux sort? C'est qu'il se trouvait, heureusement pour lui, d'une espèce aussi rare

que belle, et qu'on tenait à le conserver. Aussitôt qu'il approchait des troupeaux occupés çà et là à brouter, biches et cerfs prenaient une course rapide comme un torrent, effrayés qu'ils étaient par le bruit du grelot. Zizi qui avait, à ce qu'il paraît, un vif désir de faire connaissance avec ses camarades, leur courait après avec une excessive ardeur; course qui ne s'arrêtait que lorsque Zizi lui-même tombait épuisé, ce qui permettait alors aux autres de manger.

« Ce manége dura quelque temps, puis un jour, au grand bonheur des habitants à quatre pieds qui peuplent le Raincy, la nouvelle se répandit que Zizi avait disparu. Nul ne sut sa fin; on pense qu'il fut peu regretté. »

— On m'avait bien dit que c'était

très méchant les cerfs et les daims, dit Marguerite.

— Voilà cependant dix jours que vous vivez avec eux en fort bonne intelligence, lui répondit sa mère.

— Je ne dis pas; mais ils me font peur. »

Madame Allain ne leur avait conté cette anecdote que parce qu'elle avait entendu le matin qu'on les avait effrayés en leur disant de ne pas les approcher.

Elle leur fit observer que tous ces paisibles animaux ne devaient pas être responsables du mauvais caractère de Zizi ni de ses accès de folie.

Ils convinrent de la justesse de ce raisonnement, et n'en eurent pas plus peur qu'auparavant.

On alla à cinq heures au-devant de madame Dubois, qui arriva char-

gée des mille riens qui rendent si heureux à cet âge.

On se coucha d'assez bonne heure, afin d'être frais et dispos le lendemain pour aller visiter le jardin anglais, du côté de la porte de Paris.

Une heure après, madame Allain, qui ne dormait pas, entendit un bruit de pas autour de la maison; elle se tut, sachant madame Dubois très peureuse; elle craignait aussi d'effrayer les deux petites qui couchaient dans sa chambre. Elle cherchait à se rendre compte d'où pouvait venir ce bruit, lorsqu'elle se sentit saisir par le bras : c'était madame Dubois, glacée de terreur.

Madame Allain se leva pour regarder au travers des vitres ce qui arrivait; mais la nuit était sombre; il lui fut impossible de rien distinguer.

Elle se disposait à ouvrir la croisée, pour voir ce que ce pouvait être, lorsque son amie la supplia de n'en rien faire. Cette discussion réveilla les petites filles, qui joignirent alors leurs prières à celles de madame Dubois, persuadées qu'elles étaient que la maison était entourée et cernée par une bande de malfaiteurs. On entendait un grattement continuel contre les volets. Madame Dubois éteignit la lumière, dans la crainte que cette chambre ne devînt leur point de mire.

« C'est tout le contraire, lui dit madame Allain : elle les eût fait fuir. En cas d'attaque, à présent, comment voir leurs figures, plongées comme nous le sommes dans les ténèbres ?

— Tais-toi, dit-elle à madame

Allain, d'un ton qui décelait sa terreur, c'est bien le moment de plaisanter!

— Si c'est ainsi, ma chère amie, il faut réveiller les gens de la maison; mais je suis persuadée que ce n'est rien; et, sans consulter madame Dubois, elle emplit d'eau une cuvette, ouvrit la croisée, et versa le contenu sur les supposés voleurs.

On entendit, en effet, des pas précipités et nombreux s'éloigner en faisant beaucoup de bruit.

« Ce sont les biches! dit madame Allain.

— Tu crois? répondit madame Dubois toute tremblante. »

Le bruit cessa; et lorsque ces dames descendirent, le lendemain matin, elles n'entendirent que des doléances.

Madame Durand ne retrouvait plus des haricots qu'elle avait oubliés dehors, et Annette chercha vainement des bas qu'elle avait étendus la veille après les avoir lavés.

« Ces brigands! disait madame Durand.

— De qui parlez-vous, madame? dit madame Dubois, attirée par ce terrible mot.

— De ces coquins de cerfs qui sont venus cette nuit tout dévorer autour de la maison. »

L'événement de la nuit fut expliqué; Annette ne retrouva pas ses bas. La pensée des bas portés par les cerfs amusa les enfants au-delà de toute idée, et les consola de leur frayeur de la nuit.

Le temps était charmant; madame Allain proposa d'aller visiter le jar-

din anglais. Les enfants désiraient aller au loin; mais leurs mères leur firent observer que le départ était prochain, et que s'ils voulaient faire une partie à ânes, ainsi qu'ils en avaient tous le projet, il ne fallait pas perdre une minute, si l'on voulait avoir parcouru le Raincy avant de le quitter.

Cette idée de départ allongea un peu les figures; mais l'attrait d'un plaisir nouveau fit une heureuse diversion, et la bande se mit joyeusement en route.

« Tiens, et notre déjeuner que nous avons oublié, dit Paulin après un quart d'heure de marche.

— Quel malheur! et comment ferons-nous? s'empressa d'ajouter Marguerite.

— Nous nous en passerons, dit

Annette en s'efforçant de garder son sérieux.

— C'est plus tôt fait, dit Paulin, qui voulait toujours paraître n'être contrarié de rien.

— Moi, ça m'est égal, dit Lucy en riant.

— Ça t'est toujours égal pourvu que tu manges quand tu as faim, n'est-ce pas, lutin? lui dit affectueusement sa mère, craignant que son mot : Ça m'est égal, ne vînt encore soulever l'indignation générale. Mais rassurez-vous, mes enfants, vous déjeunerez chez notre gracieux gardien qui nous a obtenu le passage, le jour de notre arrivée.

— Nous aimerions bien mieux manger sous les arbres, c'est si gentil, répondirent-ils tous à la fois.

— Mais puisque c'est chose défendue, mes enfants...

— Cependant, le premier jour nous l'avons fait et personne ne nous a rien dit.

— C'est vrai, mais nous ignorions que ce fût mal ; à présent que nous le savons, nous serions coupables de le faire.

— Quelle mauvaise idée le roi a eue là, d'empêcher de manger sous les arbres, dit Marguerite, d'un air impatienté.

— Très contrariante en effet, répondit Paulin.

— Taisez-vous, enfants, dit d'un air grave Annette, vous savez bien que votre maman vous a défendu l'autre jour devant moi de parler politique. »

Les enfants, et même les mères,

rirent de grand cœur de la remarque d'Annette, qui en eut l'air presque offusquée.

On visita avec empressement et curiosité la maison russe. Les enfants ne pouvaient comprendre cette simplicité dans l'ameublement; ils firent à voix basse leurs petites remarques, dans la crainte qu'Annette ne leur cherchât de nouveau querelle, car on parlait encore princes et princesses.

Marguerite ne put s'empêcher de serrer le bras de sa mère lorsqu'on leur montra le lit du duc d'Orléans, mort depuis deux mois.

« Comme c'est triste, mère, de penser qu'il ne viendra plus s'y reposer!

— Cette pensée est très douloureuse, ma fille; mais il en est une

plus déchirante encore, c'est le désespoir de ceux qui l'aimaient et qui lui survivent!

— C'est tout de même affreux de mourir si jeune!

—Il est au ciel et ne souffre plus, lui, tandis que sa femme et ses enfants!...

— Pauvres petits, être princes et malheureux! Comme c'est singulier!

— Cela arrive souvent cependant, comme tu le verras en t'instruisant.

— Tous les jours, mère, je prierai Dieu de les consoler et de les rendre heureux. »

Les enfants sortirent du chalet, pensifs et recueillis en voyant des larmes dans les yeux de leur mère et de leur sœur; ils ne donnèrent qu'un

coup d'œil distrait aux écuries et à toutes les petites maisons qui sont du côté de la porte de Paris et que les habitants nomment le village; puis on entra déjeuner chez le garde obligeant. Lucy fut contrariée par ses amis, car elle ne manqua pas de manger comme quatre.

On visita l'orangerie, on s'arrêta devant chaque fleur, l'air était embaumé par une quantité de résédas, d'orangers, etc. De magnifiques dahlias étalaient leurs belles couleurs et tentaient les petits visiteurs; mais les cygnes, la rivière, le joli pont, tout cet aspect enchanteur les attira par sa grâce et sa coquetterie. Rien, en effet, n'est plus ravissant que cet endroit.

Le pont fut traversé avec précaution, car il était dans un état déplo-



Imp Lemercier à Paris

On visita l'orangerie

rable et un petit enfant pouvait facilement tomber à l'eau.

Les mères s'assirent sur les bancs, qui sont assez nombreux dans cet endroit, et les enfants voltigèrent surveillés par leur bonne.

Après une heure de repos, madame Allain, comme chef de la caravane, donna le signal pour la continuation de la promenade; les enfants se trouvaient si bien dans cet endroit, qu'ils ne pouvaient se décider à le quitter. « Quel dommage! disaient-ils.

— Mes enfants, leur dit madame Dubois, vous répétez toujours quel dommage, lorsque vous quittez un site; songez donc depuis dix jours à tout ce que vous n'auriez pas vu si nous vous eussions écoutés.

— Tu as raison! tu as raison, » et

la volée de pigeons reprit son vol capricieux, arpentant les allées avec ardeur et revenant sur ses pas, bondissant comme les chiens au-devant de leurs maîtres.

« Mère ! Des marrons d'Inde, en masse, dit Marguerite, fière de sa découverte : peut-on en prendre?

—Voùs pouvez ramasser ceux qui sont tombés, et il n'en manque pas.

— Si l'on pouvait tout prendre, dit Paulin, ce serait bien plus agréable.

— Tu en serais fort embarrassé.

—Oh! que non, et puisqu'ils ne servent à rien on devrait bien nous en laisser cueillir beaucoup.

— Vous croyez, mes enfants, que ces marrons ne servent à rien, vous vous trompez, les biches et les cerfs les mangent l'hiver.

— Tiens! quelle drôle de nourriture, dit Lucy. »

Tout en s'occupant à récolter des marrons, Marguerite faisait une piteuse mine, et comme sa mère lui en fit la remarque, elle se plaignit d'un mal de cœur assez violent.

« Et moi aussi, dit Lucy.

— Tu as toujours le mal de tout le monde, lui répondit Marguerite assez brusquement.

Sa mère allait la gronder pour cette remarque désobligeante, lorsqu'elle vit sa fille suffoquée par des vomissements. Il fut prouvé après l'enquête maternelle que Marguerite et Lucy avaient mangé des petits fruits rouges, gros comme des pois, qui se trouvent dans le jardin anglais.

« Je t'avais bien recommandé de

ne toucher à rien, lui dit sa mère. Tu le vois, chère enfant, Dieu punit la désobéissance.

— Lucy en a mangé, et cependant elle n'est presque pas malade.

— C'est qu'elle en a sans doute pris en plus petite quantité et que la punition est toujours en harmonie avec la faute.

Marguerite n'osa plus se plaindre se sentant si coupable. Lucy enfonçait ses larmes.

Les mères grondèrent Annette de n'avoir pas mieux surveillé les enfants; mais comme elle ne répondait absolument rien pour se justifier, ces dames comprirent que tous les coupables ne se plaignaient pas. En effet, rentrées à la maison, les deux petites et la bonne ne dînèrent pas, ce qui fut encore un nouveau châti-

ment, et d'autant plus grand, que quelques chatteries leur avaient été faites ce jour-là, pour les surprendre agréablement.

Madame Dubois fut la garde-malade, car elle était la plus solide. L'indisposition paraissant à peu près terminée le soir, madame Allain envoya quelqu'un de la maison à Gagny, retenir six ânes pour le lendemain à midi. Cette perspective redonna la santé à tous, et jamais lendemain ne fut attendu avec plus d'anxiété. La joie était si grande, qu'on oublia de dire en se couchant : Déjà la fin du onzième jour.

Il plut juste assez dans la nuit pour arroser les routes, et empêcher la cavalcade d'être abîmée par la poussière. Madame Allain n'ayant pu décider son amie à être de la par-

tie grâce à la frayeur extrême qu'elle avait de tomber du haut de sa monture. Elle se détermina, pour leur tranquillité à toutes deux, à se dévouer à accompagner les enfants afin de ne les pas confier seulement à la bonne ; car, il faut le dire, à l'exception d'Annette et de Marguerite, qui avait eu déjà l'occasion de monter une fois sur des ânes, tous les voyageurs en étaient à leur coup d'essai. Cette tentative ennuyait beaucoup madame Allain ; mais que ne peut le dévouement maternel pour ne troubler en rien la joie de ses enfants !

On partit à midi pour le village de Gagny, laissant madame Dubois tout à fait seule ; car, elle aussi, avait son genre de dévouement en se chargeant d'être la cuisinière par inté-

rim, ce qui permettait à la grosse bonne d'être de la partie, plaisir dont elle n'avait pas joui depuis le départ du pays.

Arrivés chez le sellier, qui est celui qui loue les ânes, ce furent des explications à l'infini; chacun parlait en même temps : tous voulaient des ânes accomplis. Il fallait qu'ils fussent jolis, doux, faciles, obéissants, et surtout pas têtus. Madame Allain, voyant que le pauvre homme ne savait plus auquel entendre, imposa silence, présida au choix des animaux et à la sûreté des partants. Lucy fut installée sur l'âne le plus petit, le plus doux, et sur lequel elle fut solidement attachée.

Marguerite s'empara d'une ânesse qui se nommait Coquette, nom qui lui valut le choix de la petite demoi-

selle. Paulin en monta un qui avait nom Roquet, et qui s'empressa de ruer à son approche, ce qui fit pousser des cris de détresse à l'enfant, qui voulait absolument descendre.

« Est-il poltron le petit jeune homme! dit en riant le fournisseur d'ânes; il n'est pas si brave que l'un des jeunes princes, qui demandait toujours nos ânes les plus têtus, les plus rétifs, les plus difficiles à conduire.

— Vous allez me faire croire, répondit Paulin d'un air incrédule, que les fils du roi montaient sur des ânes!

—Tiens! et pourquoi pas, mon petit monsieur? Celui que vous avez a été bien souvent enfourché par le prince de ***, qui avait joliment bon air dessus!

— Oh! bien, alors, je le garde! » s'écria Paulin, exalté par ce récit, et tout fier d'avoir un tel coursier. Annette prit le plus solide sur ses jambes; madame Allain, le plus pacifique; une autre jeune personne, amie de Marguerite, qui était venue se joindre à eux pour une journée, voulut une selle à l'anglaise. Madame Allain suivit son âne à pied, ne voulant pas faire l'essai de sa monture sur la place du village et en vue de la foule, curieuse de voir défiler le bruyant cortége.

Madame Allain s'en alla donc causant avec la mère de la jeune fille qui les accompagnait. Il resta convenu qu'on allait d'abord se rendre auprès de madame Dubois, pour lui montrer la bonne grâce dégagée de son fils; puis c'était là que madame-

Allain se promettait de s'embarquer pour s'élancer ensuite tous ensemble dans la forêt.

Marguerite ne cessait de jeter un œil de regret sur la selle de son amie Adèle, disant qu'on avait bien meilleure grâce sur une selle anglaise, et qu'elle l'eût bien préférée à la sienne. Madame Allain eut l'air de ne rien entendre, pour ne pas obscurcir, par une remontrance, les joies du voyage.

Un léger accident vint servir de leçon à la petite envieuse. Un peu avant d'arriver à la porte de Montfermeil, l'âne d'Adèle fit un faux pas, la selle tourna, et la jeune fille se trouva à terre, heureusement sans s'être fait aucun mal. On rit beaucoup de ce malheureux début, et l'on convint de n'en pas faire part à



Imp. d'Aubert & Cie

LA SELLE SE TOURNA ET LA JEUNE FILLE SE TROUVA À TERRE.

madame Dubois, afin de ne pas redoubler ses craintes. L'âne destiné à madame Allain fut entré dans le parc, attaché à un arbre ; puis une chaise fut apportée par madame Durand, et madame Allain hissée sur la selle avec d'immenses difficultés ; car elle n'était ni svelte, ni légère. Lorsque l'âne fut détaché et qu'il se mit à marcher, madame Allain se trouva fort mal à l'aise, ne pouvant se tenir sur la selle et se sentant glisser continuellement. Chacun lui donnait son avis pour parvenir à être d'aplomb. L'un lui disait : Penchez-vous en arrière, l'autre, en avant ; enfin, ne sachant plus quel parti prendre, et décidée à braver cet ennui, elle se cramponna tant bien que mal sur sa selle, et fit sa sortie triomphale à califourchon, et en disant à

chaque pas : « Mes enfants, je tombe, je vais tomber !

— Il n'y a rien à craindre, disait l'homme chargé de faire marcher ses bêtes.

— Quelle imprudence ! exclamait madame Dubois ; c'est avoir envie de se faire casser bras et jambes. » Et elle les vit partir pour cette joyeuse promenade avec un serrement de cœur aussi grand que s'ils eussent entrepris un périlleux et interminable voyage.

Paulin, Adèle et Annette s'élancèrent en avant, Marguerite voulut les suivre ; mais son âne rebelle ne répondit pas à l'impulsion donnée par l'enfant, et se mit tranquillement à brouter.

« C'est fait pour moi ! Vois, maman, Coquette ne veut pas marcher.

— Pauvre bête ! elle est sans doute fatiguée.

— Comme c'est agréable un âne qui reste en place !

— C'est en effet contrariant ; mais peut-être marchera-t-il mieux lorsqu'il aura fait son second déjeuner. »

Madame Allain fit signe aux coureurs de faire une halte, et elle les rejoignit avec Marguerite, laissant derrière elle Lucy et la mère d'Adèle qui ne la quittait pas.

« Annette, voulez-vous changer votre âne avec le mien ? dit Marguerite.

— Pourquoi donc ? Le vôtre est trop petit pour moi.

— Le mien ne marche pas du tout ; j'aime autant aller à pied.

— Tenez, le voilà ; mais prenez garde qu'il ne vous jette à terre.

— Oh ! je n'ai pas peur, moi. »

Madame Allain, qui était de quelques pas en arrière, arriva comme l'échange de l'âne venait d'être fait ; elle gronda sa fille d'avoir imposé à une autre personne un âne qu'elle trouvait mauvais.

« Mais puisque c'est à Annette.

— Raison de plus, ma fille, pour que votre faute soit plus grande ; car cette fille ne pouvait, par convenance pour moi, refuser de vous céder son âne ; mais je suis bien sûre qu'elle en est fort contrariée.

— Oh ! je t'assure bien que non, petite mère.

— Votre égoïsme, ma fille, vous fait supposer cela, parce que cet arrangement vous plaît ; mais vous êtes fort coupable de priver, par vos exigences, cette domestique d'un plai-

sir qu'elle a si rarement l'occasion d'avoir.

— Mais, maman, Paulin m'avait refusé le sien.

— Paulin étant votre camarade, ne s'est pas gêné.

— C'est peu galant.

— C'est vrai ; mais vous n'en avez pas moins manqué de cœur en privant votre bonne d'un âne qui la menait fort bien, tandis que le vôtre faiblit sous elle. »

Marguerite, mal disposée, au lieu de faire des excuses à sa mère, s'en alla boudant et laissant glisser la bride. L'âne, enchevêtré dans cet embarras, se mit à courir et sauter d'une manière assez effrayante. Le conducteur était en avant avec Adèle, qu'il soignait particulièrement depuis sa chute; Marguerite pous-

sait des cris affreux; madame Allain, peu solide sur sa monture, ne pouvait prendre le galop; elle se décida à sauter à bas, et elle arriva au moment où Annette enlevait l'enfant de dessus l'animal ombrageux.

Madame Allain ne dit pas un mot à sa fille, qui se trouvait punie. Elle engagea Annette, d'un coup d'œil, à reprendre son âne. Marguerite remonta sur Coquette la douce. Restait sa mère, qui ne put jamais parvenir à se remettre sur le sien. Cette pauvre dame marcha au moins une demi-heure avant de trouver un tabouret formé par le sol, et sur lequel elle pût s'exhausser. Enfin, Dieu la prit en pitié et lui en fit découvrir un qui lui permit, aidé d'Annette, de reprendre possession de sa monture. Elle se promit de ne plus en

descendre qu'à la porte du logis.

La forêt de Bondy fut parcourue dans tous les sens. Chaque allée était proclamée la plus séduisante, jusqu'à ce que la découverte d'une autre plus ombragée les fît s'exclamer sur l'impossibilité de trouver mieux. Marguerite seule suivait tristement sur Coquette le riant cortége. Cependant son âne marchait très bien depuis qu'il avait mangé; mais elle savait avoir affligé sa mère; et quel est l'enfant qui peut s'amuser lorsqu'il a fâché celle qui les aime avec autant d'abnégation que de tendresse?

Après un moment de cruelle hésitation, elle abandonna Coquette à ses plaisirs, et, s'approchant de madame Allain avec des larmes dans les yeux, elle la supplia de vouloir

bien lui pardonner, lui exprimant tout le chagrin qu'elle éprouvait d'avoir pu lui faire de la peine. Les mères faiblissent toujours devant un repentir sincère; aussi, après lui avoir fait une douce et sérieuse remontrance sur sa conduite, elle l'embrassa en signe de réconciliation.

Marguerite, les pieds aussi légers que le cœur, courut faire des excuses à Annette, et quelques minutes après, ses éclats de rire annonçaient que la satisfaction de soi-même permet seule d'avoir le cœur joyeux.

« J'ai faim à m'évanouir, dit tout à coup Paulin.

— Un homme se trouver mal! c'est un peu fort! exclama Annette.

— Tiens, pourquoi pas? reprit Lucy, l'âne de Marguerite s'évanouissait bien! »

A cette remarque faite sans malice, la joie devint unanime, et Paulin en eût pris de l'humeur si tous les enfants ne s'étaient mis à crier : « Moi aussi ! moi aussi, j'ai faim. » Madame Allain, tout à fait aguerrie, reprit au trot le côté de la maison et chacun la suivit poussant des hourras d'allégresse qui annoncèrent à Madame Dubois que la caravane lui revenait au grand complet, sans morts ni blessés. Elle accourut au-devant d'eux et en apercevant son amie qui se tenait sur monsieur son âne, d'un air dégagé, elle regretta presque de n'avoir pas été de la partie.

Une course de quatre heures avait tellement ouvert l'appétit à tout ce monde, petit et grand, que le dîner de madame Dubois disparut en un

instant comme par un coup de baguette. Les enfants furent heureux de sa stupéfaction, et ils se mirent bientôt après le repas gaiement en route pour reconduire Adèle et sa mère qui demeuraient à Villemomble.

Tout en se couchant, les deux sœurs causaient entre elles de l'utilité de l'âne. Paulin même, de la pièce voisine, jetait son mot dans la conversation fort animée.

Madame Allain leur fit observer qu'ils ne songeaient pas que ces pauvres bêtes, en rentrant chez leur maître, n'avaient pas trouvé comme eux un bon dîner pour se reconforter et cependant,, ajouta-t-elle, ce sont elles qui ont eu la fatigue et vous le plaisir!

« C'est bien vrai, ce que tu dis là,

mère, et ces pauvres ânes sont bien à plaindre d'avoir des maîtres qui les nourrissent si mal et en ont si peu de soin.

— J'aime à vous voir ces sentiments d'humanité, mes chers enfants, et je vous engage à les mettre toujours en pratique. Adoucir le sort de ceux qui dépendent de nous, les rendre heureux le plus possible, c'est le plus sûr moyen de l'être soi-même. »

Marguerite serra silencieusement sa mère dans ses bras et deux larmes qui tombèreut de ses yeux sur la main de madame Allain lui apprirent que sa fille avait compris.

Le temps était si beau le lendemain qu'à cinq heures chacun était debout. Les enfants partirent en caravane, escortés par la bonne, pour

boire du lait chaud à discrétion. En rentrant ils contèrent à leurs mères comme ils étaient arrivés à temps.

« Un quart d'heure plus tard, pas? le croirais-tu, nous n'en avions

— Que les gens de la campagne, sont ennuyeux de se lever sitôt, dit Paulin.

— Lorsque tu es à la ville, mon ami, lui répondit sa mère, tu te plains si la laitière n'est pas arrivée à sept heures. Si elle partait de la campagne à huit, tu ne déjeunerais à Paris qu'à onze.

— Je n'avais pas réfléchi à cette impossibilité, alors je les trouve très malheureux.

— Ils ont en effet mille fois plus de peine que tu n'en as à faire tes devoirs, et cependant ils se plai-

gnent beaucoup moins, ayant été durement élevés.

— Je suis bien heureux de ne pas être le fils d'un campagnard.

— Ce ne sont pas les plus à plaindre, mon fils, car ils ont toujours du pain s'ils sont laborieux, sobres et rangés; ce sont les enfants des pauvres ouvriers de Paris qui sont dignes de pitié, car souvent ceux-là, tout en travaillant au delà de leurs forces, manquent encore du nécessaire.

— Pauvres petits! dit en même temps le trio. Il faudra à l'avenir donner tout notre argent aux jeunes enfants pauvres, proposa Marguerite.

— Je le veux bien! s'écria Paulin.

— Et moi aussi, dit timidement Lucy.

— Tu n'auras pas grand'peine, tu n'as pas d'argent.

— Mais j'en aurai.

— Comment feras-tu?

— Je ferai comme ma sœur, je travaillerai, et maman me récompensera aussi.

— C'est une bonne détermination que tu prends là, ma Lucy; je t'engage à la mettre en pratique aussitôt notre retour.

— Tu verras, petite mère, comme je travaillerai pour donner des bas de laine aux enfants qui ont leurs jambes nues l'hiver.

— Venez m'embrasser, mes chéries, et persévérez dans vos bons projets; ce sera pour moi la plus douce récompense de mes soins pour vous et le meilleur encouragement à vous donner d'agréa-

bles vacances l'année prochaine.

—Jamais tu ne pourras nous faire autant amuser que cette année.

—Qui sait? peut-être plus!

—Je suis sûre que tu as un projet, bonne mère.

—C'est possible, mais c'est mon secret, et vous ne le saurez que dans un an, si je suis satisfaite de vous.

— Qu'est-ce que cela pourrait bien être? dit Paulin.

—Si vous êtes si curieux, mes enfants, vous ne le saurez jamais; car je vous l'ai dit, il faudra être d'une sagesse exemplaire, et la curiosité est un défaut.

—Maman a raison, reprit gravement Marguerite, il vaut mieux employer les deux jours qui nous restent à nous amuser, que de passer notre temps à chercher ce que

nous ferons les vacances prochaines.

— C'est vrai, ça, dit Lucy, d'autant plus que l'année prochaine nous serons peut-être morts.

— Est-elle insupportable, cette petite, avec ses idées, dit la bonne qui n'aimait pas les réflexions tristes.

— Lucy dit peut-être la vérité en riant, s'empressa d'appuyer Paulin qui était bien aise de contrarier la bonne.

— Alors, monsieur, avec ces idées vous devriez être un peu plus obéissant et moins taquin, reprit Annette.

— Pas de querelle, mes enfants; vous perdrez votre temps, préparez-vous plutôt à sortir.

— Nous y allons! nous y allons! mère a raison.» Et, un instant après, la joyeuse nichée vint se ranger en

bataille pour passer à l'inspection maternelle.

La revue faite, on se mit en route avec armes et bagages, c'est-à-dire avec un énorme poulet rôti et un saucisson.

« Nous allons donc bien loin, dit Lucy, que nous emportons tant de provisions?

— Nous allons faire le tour du parc.

— Quelle idée! dirent en même temps les enfants.

— Je croyais que vous teniez à faire vos adieux à tous les lieux que vous avez visités.

— Oh! nous y tenons beaucoup, mais nous avons encore tout demain.

— Il ne faut jamais remettre au dernier moment l'accomplissement

d'une chose à laquelle nous attachons une certaine importance, dans la crainte que quelque événement inattendu vienne nous en empêcher.

— Cette mère a des précautions, comme si quelque chose au Raincy pouvait nous empêcher de faire ce que nous voulons; ce n'est pas comme à la ville où l'on a tant d'ennuyeuses visites.

— Il y a bien d'autres empêchements à un projet que les visites.

— Je n'en vois pas ici, moi, dit Paulin d'un air capable.

— Et si tu te cassais les jambes? répliqua Lucy.

— Ce matin tu nous enterrais, et ce soir tu me casses les jambes : qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui? Sais-tu que tu n'es pas amusante?

— Ce n'est pas ce que vous disiez ce matin, monsieur, reprit Annette, heureuse de l'à-propos.

— Ce matin je voulais vous taquiner, et ce soir, ma chère Annette, je suis redevenu tout à fait bon garçon. »

La promenade se continua en jasant, jouant, et, grâce aux balles, aux cordes, aux cerceaux, volants, etc., on arriva à la porte de Paris avec une envie de déjeuner des plus décidées. La gardienne fit aux arrivants aimable accueil et plaça une omelette et une salade aux deux côtés du saucisson, en les invitant à l'appétit. Une heure après, la caravane se remettait en route, laissant le poulet en dépôt pour le dîner, recommandant à madame Rémy de le servir en compagnie d'un énorme

plat de pommes de terre et d'un lapin sauté.

Toute l'autre partie du Raincy fut explorée, chaque coin reçut les tendres adieux des voyageurs. L'arbre aux pommes rouges fut évité avec soin, et l'on pourrait même affirmer qu'il fut regardé de travers. Les tabliers, les blouses, les poches furent remplis de marrons que l'on sema ensuite tout le long du chemin, en imitation et en souvenir du petit Poucet.

On revint chez la gardienne où l'on se laissa tomber sur les chaises plutôt qu'on ne s'assit, tant on était fatigué. Madame Dubois, surtout, affirmait qu'elle en ferait une maladie.

En une minute la table fut dressée, et l'odeur délicieuse du lapin vint

réjouir les enfants encore plus affamés que le matin.

« Pauvre lapin ! dit Lucy.

— Tu n'es pas forcée d'en manger, lui dit Paulin.

— Je n'en veux pas non plus, monsieur.

— Ni du poulet ?

— Oh ! si fait, je veux bien du poulet.

— On l'a cependant tué comme le lapin.

— Les lapins, c'est bien plus joli.

— Tu peux dîner parfaitement avec des pommes de terre. »

La petite fille poussa un gros soupir et se décida à manger de tout, à la grande satisfaction de ses petits amis qui eurent un nouveau sujet pour la contrarier. Le dîner se prolongea, et la nuit commençait à

tomber lorsqu'on reprit la route du logis. Madame Dubois, stimulée par la frayeur, avait repris une nouvelle ardeur, et le chemin se franchissait silencieusement et à pas pressés.

Arrivée à la porte de Chelles, madame Allain s'arrêta, saisie par la grandeur du spectacle magnifique qui s'offrait à sa vue. Elle voulait faire admirer à ses enfants la beauté du soleil couchant; mais madame Dubois, la saisissant vivement par le bras, lui dit d'une voix étranglée par la peur : «Le moment est bien choisi pour admirer le soleil couchant! » et elle l'entraîna convulsivement. Madame Allain se laissa faire en voyant la souffrance réelle de son amie. « Mais, lui dit-elle, nous sommes à notre porte.

— Tais-toi, ta voix me glace. »

Madame Allain, en voyant tous les enfants se joindre contre elle, ne put s'empêcher de rire aux éclats, ce qui les rassura complétement. Quant à madame Dubois, elle était rentrée au moins depuis une heure, qu'elle tremblait encore. Sans doute sa nourrice l'avait bercée avec des contes effrayants, et sa santé délicate l'avait laissée sous cette fâcheuse impression qui la rendait si malheureuse souvent, en l'empêchant de partager les plaisirs des autres.

« Quelle charmante journée nous venons de passer! dit Marguerite.

— Quel malheur cependant que ce soit la treizième! ajouta Paulin; et nous devons nous féliciter qu'il ne nous soit rien arrivé.

— Je ne te croyais pas si superstitieux, Paulin.

— Je ne le suis pas non plus, mais je n'aime pas le 13.

— Quand tu apprendras ton catéchisme, tu sauras, reprit gravement Marguerite, qu'il ne faut pas faire attention à ces croyances-là.

— Merci de vos leçons, mademoiselle la raisonnable, qui l'autre jour m'avez dit des mots désobligeants parce que j'avais renversé la salière sur la table, prétendant que cet événement nous porterait malheur. »

Marguerite devint rouge. Heureusement pour elle, Lucy dit une petite bêtise qui coupa la conversation, et chacun fut se reposer, se promettant de courir encore toute la journée du lendemain qui devait être la dernière.

« Quel malheur ! comme il pleut ! quel temps affreux ! » furent les seules paroles qu'entendirent les mères en s'éveillant. Il serait surtout difficile de donner une idée de l'accent désolé de ces plaintes; l'air consterné du trio enfantin était comique de triste étonnement : c'était pour tous un coup aussi imprévu, aussi inattendu que si jamais ils n'eussent vu la pluie.

— Dis donc, Paulin, si nous n'avions pas fait le tour du parc hier, ce serait encore bien plus triste.

— Paulin qui ne voyait pas d'empêchement ! dit en riant Lucy.

— Décidément, ma chère Marguerite, ta mère est sorcière !

— Je suis seulement prévoyante, mes enfants.

— C'est tout de même impatien-

tant que les mères aient si souvent raison, » répliqua Lucy avec sa petite mine boudeuse.

Madame Allain ferma les oreilles et proposa aux enfants une partie de crêpes, la seule possible en ce jour.

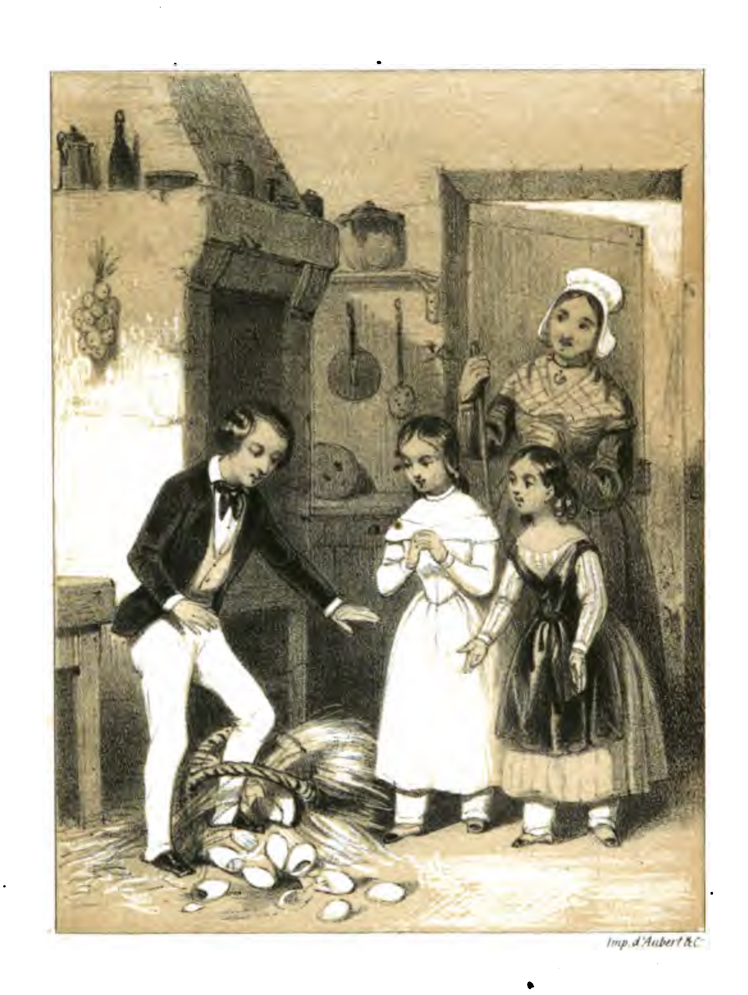
« Quelle idée lumineuse ! s'écria avec emphase Marguerite.

— Oh ! si Marguerite dit lumineuse, c'est autre chose !

— Je vous prie de ne pas vous moquer de moi, mademoiselle.

— Ne te fâche pas, ma grande sœur ; je suis aussi enchantée que toi de l'idée de maman, et comme Annette a les œufs et la farine de l'autre jour, ce sera bientôt prêt, et nous pourrons les manger au second déjeuner.

— Dis donc, mère, Lucy qui croit qu'on va se servir des œufs de la



Imp. d'Aubert & C.

PAULIN MIT LE PIED DANS LE PANIER, ET LA DOUZAINE D'ŒUFS QU'IL CONTENAIT......

semaine dernière ! Ils seraient bons !

— Allez dire à votre bonne de tout préparer.

— Nous y allons, nous y allons ! » Et ils descendirent si précipitamment, qu'Annette crut presque à un malheur. Tous parlaient à la fois, tous voulaient avoir l'honneur de l'explication ; et, afin d'être plus près de la bonne, ils se poussaient, sans faire attention à un petit panier qui se trouvait posé à terre près du fourneau. Paulin mit le pied dans l'anse, le renversa, et la douzaine d'œufs qu'il contenait se trouva à peu près cassée.

La consternation fut générale, et cette fois les figures allongées s'interpellaient du regard, pour savoir lequel des trois se dévouerait à por-

ter la parole pour annoncer le fatal événement.

Annette leur offrit généreusement d'y aller pour eux; mais, ayant commis la faute, ils eurent le courage de l'avouer, car ils avaient été tous coupables d'étourderie.

Lucy, comme la plus petite, marchait la première, et l'escalier les revit tout à fait calmés.

« Si tu savais, bonne mère, quel malheur il vient de nous arriver, tu nous gronderais; nous sommes cependant bien punis de notre étourderie, car elle sera cause que nous n'aurons pas de crêpes.

— Que vous est-il donc arrivé, mes enfants?

— Voilà, ma mère : nous allions trop vite, nous n'avons pas vu des œufs qui se trouvaient dans un

panier, et nous les avons renversés.

— Et quel est celui d'entre vous qui a commis cette faute?

— Tous trois, ma mère, en nous poussant.

— Votre franchise vous évitera une punition sévère, que vous mériteriez pour être incorrigibles. Vous aurez celle toute naturelle de votre partie de plaisir manquée; c'est un malheur qui vous apprendra, je l'espère, à être moins étourdis.

— Oh! nous te l'assurons, mère.

— Pour vous consoler, bien que vous le méritiez peu, je vais vous conter une petite histoire d'œufs cassés, qui fut bien plus triste que la vôtre pour un bon petit garçon; et cependant il n'avait pas, lui, manqué de prudence.

— Cette bonne mère! elle a tou-

jours de si charmantes histoires à nous dire, que je ne pense plus aux crêpes, répondit Marguerite d'un petit air câlin.

— Moi, j'y pense encore, » dit piteusement Lucy, avec un soupir si prolongé, que les rires sortirent francs et sincères.

En ce moment la bonne, que l'inquiétude amenait, apparut très surprise de cet élan de gaieté, elle qui comptait sur des larmes. Elle crut que madame Allain permettait de remplacer les œufs, et, sans songer à la course qu'il lui faudrait faire pour les avoir, elle se mit à dire : « Eh bien ! tant mieux ; ça me fait plaisir qu'on en fasse tout de même ! »

Madame Allain comprit l'erreur de cette bonne fille, et d'un coup d'œil rapide ratifia sa pensée ; puis

elle réclama de ses auditeurs une grande attention. Ils n'y manquèrent pas, car rien n'est plus attentionné que les enfants fautifs et désireux de rentrer en grâce.

« Je passais un jour rue Montmartre : vous connaissez tous cette rue, et vous savez comme elle est encombrée, surtout près de l'église Saint-Eustache ?

— Je crois bien, s'écria Lucy ; quand j'y passe, j'ai toujours peur d'être écrasée.

— Comment pourrais-tu être écrasée, puisque tu ne sors qu'avec maman ?

— On a bien vu des mère écrasées !

— Que cette Lucy est insupportable !

— Je m'en allais, reprit madame Allain, songeant à me rendre bien

vite au marché des Innocents, pour acheter des fleurs que je destinais à garnir les vases de ma cheminée, lorsque je fus interrompue dans ma course par un rassemblement de dix ou douze personnes; j'allais m'éloigner promptement, lorsqu'une femme, sortant du groupe, dit en se parlant à elle-même : Pauvre enfant! Cette exclamation m'attira, je me glissai parmi les curieux. Je vis alors un jeune garçon de douze à quatorze ans, occupé à ramasser des fraises qui se trouvaient répandues et mêlées à des œufs cassés. Une corbeille, contenant la marchandise qu'il portait dans une maison, avait été culbutée par un maladroit, qui s'était empressé de prendre la fuite, sans s'inquiéter de l'embarras dans lequel il laissait cet enfant.

« Je le questionnai, et j'appris qu'il était employé chez un marchand de comestibles, qu'il serait battu et renvoyé. De grosses larmes silencieuses attestaient son désespoir. Les curieux regardaient d'un air assez compatissant, et s'éloignaient en disant : Quelle omelette !

— Tiens, j'y pensais à l'omelette, moi, s'empressa de dire Lucy.

— Est-elle bête cette Lucy de nous faire rire dans un moment si tragique ! répondit Marguerite.

— Tu veux dire intéressant, ma fille ; prends bien garde à l'exagération de tes expressions.

— Mère, la fin de l'histoire.

— Elle est très simple, mes chers petits : je donnai à cet enfant deux francs pour remplacer ce qui se trouvait cassé ou gâté. Ce brave en-

fant ne voulait pas les recevoir; il me fallut insister, il les prit en rougissant, et je me sauvai pour échapper à ses remercîments, et aussi à la curiosité des gens qui l'entouraient et me regardaient comme si j'avais accompli quelque chose de surprenant. Cependant j'eus en partant le bonheur de voir que l'exemple suffit souvent pour déterminer les plus indifférents à faire le bien; je vis plusieurs mains s'enfoncer dans les poches pour y chercher une offrande à joindre à la mienne.

« Ma course fut terminée par cet incident et je rentrai à la maison n'achetant pas de fleurs, comme vous le pensez bien, afin de compenser cette dépense inattendue; ce qui ne m'empêcha pas de rentrer le cœur bien plus joyeux que si j'eusse

été assez riche pour satisfaire et mon désir d'obliger et mon goût pour les fleurs.

— Maman, comme il a été heureux ce petit garçon de te rencontrer sur son chemin!

— Le plus heureux, ma fille, ne l'oublie jamais, est celui qui peut donner.

— Pauvre petit! comme il aurait pu être à plaindre pour quelques œufs cassés, et que notre mère est bonne de nous pardonner si facilement, dit Marguerite tout émue du simple récit qu'elle venait d'entendre; et spontanément ils vinrent tous trois embrasser madame Allain qui leur donna des ordres à transmettre à Annette.

Ils y furent en toute hâte, suivis, sans s'en douter, des deux mères qui

purent jouir de leur surprise en voyant Annette joyeusement installée devant un feu clair et pétillant, et une grande terrine contenant une belle pâte, dont elle avait confectionné déjà quelques crêpes.

« Quel bonheur ! tu es vraiment trop bonne ! » Ce fut pendant un moment un tel bruit, que les mères furent obligées de les prier d'être moins expansifs dans l'expression de leur allégresse.

La partie fut gaie, comme le sont toutes les parties de crêpes ; chaque enfant voulut en tourner une. Marguerite s'en tira assez bien, Paulin fit rouler la sienne dans la cendre ; il en prit son parti gaiement, disant qu'elle serait poivrée. Lucy, toujours prudente, affirma qu'elle n'aimait pas le poivre, et qu'elle

préférait laisser faire les siennes par la bonne.

La pluie continuait à tomber, et les enfants sentirent mieux leur bonheur d'être à l'abri et devant un bon feu. Après le plaisir vint le repos, et chacun, en se couchant, dit assez mélancoliquement : « C'est cependant la dernière fois que nous couchons au Raincy !

— Qui sait? répondit madame Allain.

— Au fait, rien ne nous empêchera d'y revenir, dit Paulin en faisant des cabrioles.

— Je n'aurais jamais eu cette idée, repartit la grosse Lucy, consolée par cette pensée.

— C'est étonnant, toi qui as tant d'idées.

— C'est bien méchant à toi, Mar-

guerite, de toujours te moquer de moi, parce que tu es grande.

— Je ne me moque pas; je ris, parce que nous sommes en vacances.

— Je ne pensais pas que nous étions en vacances; mais à Paris, tu ne riras plus de moi, n'est-ce pas?

— Je te le promets; » et un bon gros baiser scella ce serment fait avec franchise : l'histoire ne dit pas s'il fut tenu.

La pluie ne discontinua pas de la nuit, et le lendemain parut si sombre et si glacé à l'aventureux trio, qu'ils dirent de très bonne foi :

« Que ce doit être ennuyeux la campagne quand il fait mauvais temps!

— Vous vous ennuyez, mes enfants, pour quelques heures de pluie!

que serait-ce donc s'il fallait y rester tout l'hiver?

— Nous en mourrions!

— Oh! que non, mes petits amis; et si vous aviez lu, comme moi, *les Veillées du Château*, de madame de Genlis, vous sauriez qu'on peut fort agréablement passer l'hiver à la campagne.

— Que je voudrais donc lire ce livre!

— Je vous le prêterai en arrivant à la ville.

— Bientôt, bonne mère?

— Ce soir, à la veillée.

— Vraiment? quel plaisir! Faisons vite nos paquets. »

Tout était déjà préparé; le cocher était à la porte de la grille, celui-là même qui avait juré ne vouloir plus revenir en ce pays inconnu.

On fit les adieux en toute hâte, et la caravane s'embarqua assez joyeusement pour retourner à Paris.

Il ne fut question pendant la route que de projets de plaisir pour les soirées d'hiver.

Les mères se regardaient en souriant, elles qui avaient eu un instant la crainte de les voir tristes. Elles avaient oublié, dans leur affectueuse tendresse, qu'à cet âge tout est fugitif, bonheur, joie ou tristesse; puis aussi, que le cœur d'une mère est toujours si riche en ingénieuses consolations, que nos petits héros ne sauraient être à plaindre.

Cette affirmation, nous l'espérons, rassurera ceux de nos charmants petits lecteurs qui pourraient être inquiets sur le sort des trois compa-

gnons de voyage ; et si nous les avons intéressés, nous pourrons bien un jour leur conter la suite de leurs aventures.

ANDRÉ ET MICHELETTE.

Dans les environs de Vienne en Dauphiné, vivait ou plutôt se mourait un brave et digne cultivateur : Claude Michon. Cet homme, encore dans la force de l'âge, s'éteignait tué par la fatigue d'un travail opiniâtre, miné depuis cinq ans par la douleur d'avoir perdu sa femme, sa Toinette, celle qui l'avait aidé à gagner le pain de chaque jour, celle qui lui avait donné par son exemple force, courage et résignation, celle enfin qui l'avait entouré,

ainsi que ses enfants, des soins les plus actifs, les plus dévoués.

Claude se trouva seul, avec deux fils et une petite fille de trois ans ; son désespoir fut immense, et la vue seule de ses enfants put lui donner le courage de vivre. Catherine, une bonne voisine, se chargea de soigner la petite fille. André, le plus jeune des deux garçons, qui n'avait alors que sept ans, gardait la maison, veillait aux soins du ménage, occupation dont il avait pris l'habitude du vivant de sa mère. L'aîné allait aux champs avec son père, et le soir les trouvait seul tous réunis. Assis devant le chétif repas préparé par André, Claude causait avec son fils aîné, lui donnait de sages avis, caressait les plus petits, les embrassait, les faisait danser sur ses genoux,

essayant ainsi de chasser sa tristesse ; il ne put y réussir, tomba malade sérieusement, et, se sentant un jour près de sa fin, il réunit ses enfants autour de son lit. Nicolas avait alors vingt-deux ans, André douze et Michelette huit. « Mes enfants, leur dit Claude, je vais vous quitter bientôt, je le sens ; je vais rejoindre au ciel votre bonne mère, ma chère Toinette ; de là-haut nous vous verrons, et si vous êtes laborieux, honnêtes, Dieu pourvoira à votre vie de chaque jour. Nicolas est un homme à présent, c'est à lui que je vous confie, mes petits; obéissez-lui comme à moi, et surtout restez toujours unis. C'est si bon de s'aimer entre frères et sœurs, qu'il ne devrait jamais en être autrement ; malheureusement, c'est quelquefois bien

différent; aussi je vous recommande de vivre toujours en bonne intelligence: j'espère que vous n'oublierez pas la dernière recommandation de votre père. Quant à toi, Nicolas, dit-il en s'adressant au plus grand qu'il savait égoïste et peu indulgent pour les petits, tu vas me remplacer ; je mourrai tranquille si tu me promets de ne jamais abandonner ton frère et ta sœur, de travailler pour eux. Tu es l'aîné : je te lègue, avec le peu que je laisse, tous mes devoirs à remplir. » Nicolas promit à son père tout ce qui lui fut demandé. Après ce peu de paroles, le paysan laissa retomber sa tête sur l'oreiller, accablé par les efforts qu'il avait faits pour parler. Peu d'heures après il avait rejoint sa femme.

Les deux orphelins sanglotaient,

poussaient des cris à fendre l'âme, lorsque Nicolas, s'approchant d'eux, leur dit avec dureté de se taire ou d'aller crier plus loin; les deux petits se serrèrent l'un contre l'autre, et essayèrent de pleurer sans bruit. Heureusement pour eux que les derniers devoirs à rendre à leur père forcèrent Nicolas à sortir, ce qui donna aux deux pauvres enfants la faculté de pleurer à leur aise. La bonne Catherine, celle qui avait élevé Michelette, accourut aussitôt qu'elle eut vu passer Nicolas, fort peu aimé dans le village. Elle vit, en entrant dans la chambre de Michon, un spectacle déchirant : les deux enfants, montés sur le lit de leur père et ne pouvant s'imaginer qu'il était sans vie, le suppliant de les regarder encore. Elle alla chercher un

voisin pour rester dans ce lieu de douleur, et arracha avec peine à ce triste spectacle les pauvres petits, les emmena chez elle, les força à manger, ce qu'ils n'avaient fait depuis douze heures, puis elle les coucha, essayant de les calmer par de douces et consolantes paroles. Leurs yeux gonflés par les larmes se fermèrent malgré eux, et un sommeil bienfaisant fit voir à Michelette leurs parents au ciel, qui les contemplaient en souriant et leur tendaient les bras. André, moins privilégié, eut d'affreux rêves et un cauchemar horrible.

Lorsque Michelette s'éveilla, elle revit André debout à côté de son lit, pâle et défait. « Pauvre frère, dit-elle en le regardant, je vais vite me lever pour aller prier vers notre

père. Et puis, nous avons fait de la peine à Nicolas; il faut aller lui dire que nous pleurerons bien doucement, puisque ça le contrarie; tu sais que père nous a recommandé de lui obéir!

— Sœur, nous sommes bien malheureux, et Dieu ne pense plus à nous!

— Pourquoi dis-tu cela, André? Dieu pense à tous les enfants sages, et nous n'avons rien fait de mal.

— Ma pauvre Michelette, qu'allons-nous devenir?

— Nous travaillerons; je suis déjà grande; nous aiderons Nicolas : tu verras que nous gagnerons notre vie.

— Nicolas ne veut plus nous voir, Nicolas vient de me chasser!

— Tu rêves, André, puisque père

lui a dit que c'était à lui de nous élever, et qu'il le lui a promis.

— Il a déjà tout oublié.

— Moi, je vais aller le lui rappeler.

— N'y va pas, ma sœur, il te battrait; si je ne m'étais pas sauvé, je ne sais ce qu'il m'aurait fait; demande-le à madame Catherine qui était avec moi : tu la croiras, elle. »

La pauvre voisine affirma à l'enfant tout ce que venait de lui dire André.

La petite fille ne versa pas une larme, et, se jetant au cou de son frère, elle lui dit : « Console-toi! notre père et notre mère ne verront plus que nous! »

Dame Catherine souffrait de ne pouvoir recueillir les orphelins; mais comment faire quand on est pauvre et vieille?

Après un moment de triste silence, André dit à sa sœur qu'il fallait quitter le pays, et aller à Lyon pour y gagner leur vie.

« Jésus! que ferez-vous, mes petits amis? s'écria la voisine, alarmée par cette détermination.

— Notre père disait que Dieu envoyait toujours du pain aux enfants sages et laborieux.

— Il disait vrai, répondit la pieuse femme. Partez, mes enfants, et que la Vierge vous accompagne! » Elle alla trouver Nicolas pour lui demander les vêtements de son frère et de sa sœur. Il les lui jeta brusquement, sans lui demander ce que ces petits êtres allaient devenir.

Catherine les garda deux jours encore pour mettre leurs hardes en bon état, leur donna toutes ses éco-

nomies, qui se montaient à cinq francs en pièces de deux sous; puis, après leur avoir fait les plus vives recommandations pour leur conduite à venir, elle les prit tous deux par la main et les mena au cimetière du village pour y faire leurs adieux à la tombe de leurs parents.

Ils y prièrent ardemment, et sortirent de ce lieu de repos éternel les yeux rougis par les larmes qu'ils avaient versées, le cœur serré par la pensée de ne plus revoir peut-être ce coin de terre renfermant les restes de tout ce qu'ils avaient aimé.

Catherine les accompagna jusqu'à la grande route, et là, serrant sur son cœur les deux anges chassés du toit paternel, elle leur remit leur petit paquet, jeta au ciel un éloquent



Imp. Lemercier à Paris.

Ils y prièrent ardemment, et sortirent de ce lieu de repos

regard traduisant ses angoisses et sa foi en la Providence.

Les deux petits s'éloignèrent lentement, se retournant tant qu'ils purent l'apercevoir; puis, ne voyant plus la bonne vieille ni le toit paternel, ils se prirent par la main et se mirent à courir de toutes leurs forces pour ne pas pleurer.

Quant à la pauvre Catherine, elle reprit à petits pas le chemin de son humble réduit, aussi préoccupée du châtiment que Dieu réservait au fils parjure, au mauvais frère, qu'au sort des deux petits voyageurs que nous suivrons à Lyon, but de leur voyage.

Les deux enfants arrivèrent bientôt à Vienne, où ils devaient coucher chez une parente de Catherine.

Michelette n'étant jamais allée

dans cette ville, en trouva les maisons magnifiques, bien qu'elles le soient peu. André, qui connaissait parfaitement le pays et la femme chez laquelle ils se rendaient, fit passer sa sœur devant la cathédrale de Saint-Maurice, où ils entrèrent demander à Dieu de les protéger pendant la route. Le cœur un peu allégé par cette prière, ils arrivèrent chez l'amie de Catherine, à laquelle ils apprirent tous leurs malheurs. Cette femme les fit souper, les coucha, et pendant qu'ils dormaient comme on dort à cet âge, quelque chagrin que l'on ait, elle ajouta quelques vêtements au paquet de Michelette.

Il serait trop long de conter à nos charmants lecteurs toutes les fatigues du petit voyage des deux or-

phelins, que Michelette trouvait sans fin.

Ils arrivèrent à Lyon le cinquième jour, par le faubourg de la Guillotière, faubourg bruyant et animé. Michelette, effrayée par cet encombrement de voitures dont elle n'avait aucune idée, se serrait contre son frère qui tâchait de la rassurer, bien qu'il fût lui-même tout étourdi par le bruit. Reprenant cependant courage, ils traversèrent le pont, qui était en ce temps-là très dangereux à franchir, et furent heureux en apercevant les beaux arbres du quai de la Charité. Ils s'assirent un moment sur un banc de pierre, regardant le Rhône couler, puis se demandèrent pour la première fois ce qu'ils allaient faire pour gagner leur vie.

« Nous verrons cela demain, ajouta Michelette ; aujourd'hui songeons à nous loger. Nous avons encore nos cinq francs, grâce à la bonté de ceux qui nous ont recueillis le long de la route; ainsi il ne faut pas trop nous inquiéter. »

André, plus raisonnable que sa petite sœur, connaissait un peu mieux qu'elle le prix de l'argent; mais il n'osa lui faire part de toutes ses inquiétudes, dans la crainte de l'attrister.

Après s'être reposés, ils demandèrent à un conducteur des carrioles qui stationnaient sur le quai, où il y avait une église. Il leur indiqua celle de la Charité, qui se trouvait à un pas de là.

Ils y entrèrent, et, s'agenouillant sur les dalles, ils joignirent leurs pe-

tites mains, et adressèrent à Dieu, avec un élan infini de reconnaissance, une prière venant de leurs cœurs, pour le remercier de les avoir protégés dans leur voyage, et lui demander de ne les point abandonner dans cette grande ville qui commençait à les effrayer.

En sortant de l'église, ils rencontrèrent un petit vieillard à l'air bon et respectable; ils s'adressèrent à lui pour savoir où ils pourraient coucher sans dépenser beaucoup. Ce brave homme, qui se trouvait être justement un des vieillards recueillis et nourris par l'hospice de la Charité, les conduisit dans une maison tenue par d'honnêtes gens de sa connaissance; et, tout en cheminant, il leur fit raconter leur histoire, dont le simple récit le toucha infiniment. Arri-

vés chez M. Potier, il lui recommanda ses nouveaux amis, qui mangèrent de fort bon appétit une grosse soupe, pour trois sous chacun, et allèrent se coucher en pensant à ce qu'ils allaient entreprendre pour gagner leur vie.

Le jour suivant, nos deux petits se prirent de nouveau par la main, et les voilà marchant à la découverte dans cette ville qu'ils ne connaissaient pas, mais ayant soin de remarquer le nom des rues qu'ils parcouraient afin de retrouver leur logement.

Ils arrivèrent à la place Bellecour, l'une des plus belles de l'Europe, et furent attirés par un rassemblement de curieux occupés à écouter ou regarder des joueurs d'orgue, des chanteurs en plein vent, des faiseurs

de tours de gobelets, et autres divertissements tout à fait nouveaux pour Michelette.

André s'écria tout à coup qu'il se mourait de faim.

« Et moi aussi, répondit Michelette d'un air de comique gravité.

— Comme tu dis cela! es-tu malade?

— Non, frère; mais j'ai un projet à te communiquer.

— Ce doit être grave, car tu as un drôle d'air.

— Est-ce qu'en regardant tous ces gens-là il ne t'est venu aucune idée?

— Et quelle idée voudrais-tu qu'il me fût venu? Celle de faire des tours? Ce doit être trop difficile à apprendre.

— Eh bien! moi, il m'en est venu une que je crois bonne : si tu veux,

André, je chanterai, comme ces belles dames qui gagnaient beaucoup d'argent.

— Mais tu n'es pas assez bien mise, et puis tu ne sais pas de jolies chansons comme elles.

— Je chanterai la ronde de notre pays, qui est si jolie, et que tu m'accompagnais si bien avec la vielle de M. Bourdon.

— C'est vrai qu'elle est jolie; mais ici nous n'avons pas un instrument comme chez nous.

— Nous nous en procurerons un.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, petite sœur, quand on n'a comme nous pour toute fortune que quatre francs!

— Il faut cependant que nous gagnions notre vie sans mendier; tu sais que notre père disait qu'il n'y

avait que les paresseux ou les aveugles qui tendaient la main. »

Michelette, depuis leurs malheurs, ayant pris beaucoup de raison, alla tout simplement trouver la femme du logeur; elle lui conta leurs infortunes, ses projets, la priant de vouloir bien les aider de ses conseils pour gagner leur vie honnêtement, en attendant qu'ils fussent assez forts pour choisir un état.

L'air de franchise des deux petits paysans avait vivement intéressé madame Potier. La démarche de Michelette la flatta, et heureuse de pouvoir aider ces charmants enfants, qui ne demandaient qu'à s'occuper, elle alla ouvrir une armoire, et en tira une vielle en fort bon état qui n'avait pas servi depuis au moins dix ans. « Voilà, dit-elle à

l'enfant, l'instrument qui vous manque ; je vous le remets, à condition toutefois que vous me le payerez avec la moitié de votre gain de chaque jour.

— Mais madame, dit Michelette, lorsqu'elle fut revenue de la surprise causée par cette offre inattendue, nous avons quatre francs que nous allons vous remettre tout de suite. Et en disant cela elle se mit à appeler André de toutes ses forces.

— Non, mes petits amis, gardez cette somme pour vous nourrir les premiers jours où vous gagnerez sans doute peu de chose. »

André et Michelette ne trouvaient aucune expression pour rendre leur bonheur et exprimer leur reconnaissance.

Le soir même, aidés de la bonne

hôtesse, ils s'habillèrent de leurs vêtements des jours de fête, n'en ayant pas pour porter le deuil de leur père, et s'y résignant avec la conscience de l'avoir en leur cœur.

Lorsqu'ils furent prêts à partir, Michelette pria monsieur et madame Potier de vouloir bien les écouter, ce qu'ils firent avec empressement. « Mais c'est charmant ! s'écria cette dame; vous verrez, mes enfants, que vous gagnerez de l'argent, si vous allez aux bons endroits.

— Où sont-ils, madame? s'écria André encouragé par le succès que venait d'obtenir sa sœur.

— Place des Célestins, vous trouverez là beaucoup de cafés; commencez par celui des Mille-Colonnes: je serais bien étonnée si vos petites

mines ne gagnaient tous les cœurs. »

Michelette, qui jusque-là avait été la plus brave, sentit son cœur faiblir en arrivant sur cette place éblouissante de lumière, entourée de cafés, encombrée de flâneurs et de personnes se rendant au théâtre.

Ce fut André qui fut obligé de la rassurer. « Que crains-tu avec moi? lui disait-il d'un air résolu.

— J'ai peur que ces beaux messieurs et ces belles dames se moquent de moi.

— Essayons, » et entraînant Michelette devant le café indiqué, il commença la ritournelle voulue. La petite fille, toute honteuse et baissant la tête, chanta sa petite ronde d'une charmante manière. Leurs costumes campagnards, si différents des paillettes qui cou-



Imp Lemercier a Paris

La petite fille chanta sa petite ronde d'une charmante manière

vrent ordinairement les vêtements des chanteurs des rues, leurs physionomies si modestes, intéressèrent tous ceux qui se trouvaient réunis dans l'établissement.

Michelette, après avoir terminé sa chanson, tendit timidement la main aux personnes qui se trouvaient attablées à l'extérieur; puis, enhardie par la pluie de sous qui lui arrivaient, elle entra, suivie de son frère, dans le café, où, au lieu de continuer sa tournée, elle resta bouche béante, éblouie par l'éclat des glaces et des dorures. La maîtresse du café, apercevant leur naïf étonnement, les questionna avec bonté, et charmée de leurs réponses, simples comme leur cœur, elle remplit leurs poches de gâteaux, de sucre, etc. Ces pauvres enfants ne sa-

vaient que penser de cette générosité, et se croyaient dans un palais de fée dont dame Catherine les avait quelquefois entretenus le soir.

« Si tu veux, André, nous retournerons chez nous; je sens ma tête qui tourne.

— Partons, petite sœur, » s'écria André; et se hâtant de la prendre par la main, ils rentrèrent au logis, où ils firent part à madame Potier de leur bonne fortune, et tirant de leurs poches leur recette qu'ils n'avaient pas comptée, ils y trouvèrent trois francs, somme qui leur parut énorme, et qui l'était en effet pour eux.

Le lendemain, rassurés par les succès de la veille, ils retournèrent au même café, et allèrent directement saluer la dame du comptoir,

qui fut surprise et charmée de cette attention.

Ils lui demandèrent poliment, et avec hésitation, s'ils pouvaient chanter dans le café même, ce qu'ils n'avaient osé faire la veille. Cette dame leur en accorda la permission avec bonté, les engagea à rester plus tard, et leur conseilla d'aller chercher fortune dans un autre café, après avoir chanté dans le sien.

« Si vous le permettez, madame, s'empressa de répondre Michelette, nous aimons mieux gagner moins d'argent, et ne venir que chez vous. »

Cette réponse plut à la maîtresse du café, et dès ce jour les orphelins furent ses protégés. Chaque soir elle leur donnait des petits pains de la veille, leur faisait manger

des glaces lorsqu'il en restait, et les rassurait du regard si quelque consommateur les rudoyait.

Quinze jours après, la vielle était payée, et dame Catherine recevait une lettre écrite par madame Potier, dictée par les enfants, où les merveilles de leur nouvelle vie étaient contées. Un paquet contenant un fichu accompagnait la lettre, première emplette faite avec leurs économies, après l'instrument payé.

La bonne vieille pleura de joie en recevant les nouvelles de ses chers enfants; ainsi les nommait-elle depuis que Nicolas les avait si impitoyablement chassés.

Quatre ans s'écoulèrent sans que rien de fâcheux vînt troubler la vie d'André et de Michelette. Les jour-

nées se passaient pour eux à aider monsieur et madame Potier dans leurs occupations, à apprendre à lire, à écrire et à compter; la petite fille avait, de plus, appris de leur hôtesse à coudre, à repasser, et à douze ans elle était presque une bonne ménagère.

Tous les ans Catherine leur faisait écrire une petite lettre par le marguillier de la paroisse, pour leur apprendre les changements survenus dans le pays. Nicolas avait fait un nouvel héritage et se trouvait propriétaire d'une maisonnette attenant à un petit jardin, où tout lui prospérait; ce qui n'empêchait pas Catherine de faire terminer toutes les lettres qu'elle leur envoyait par ces mots : « Dieu punit tôt ou tard les méchants. »

André et Michelette souriaient à cette prédiction, et souhaitaient du fond de leur cœur qu'elle ne se réalisât pas pour Nicolas qu'ils plaignaient, et auquel ils avaient depuis longtemps pardonné sa dureté.

Un soir, que le frère et la sœur s'entretenaient avec M. et madame Potier de l'état qu'ils pourraient choisir, et que la conversation s'animait par la différence des avis, un messager arriva porteur d'une lettre pour les enfants Michon. Comme il y avait peu de temps qu'ils avaient reçu les nouvelles annuelles de Catherine, un triste pressentiment leur vint en même temps à la pensée : ils crurent à la mort de leur ancienne protectrice, et n'osaient ni en demander des nouvelles, ni décacheter la missive qui les eût fixés à cet égard. Ce

fut le messager qui les rassura, sans savoir leur anxiété, en leur disant que madame Catherine lui avait bien recommandé de remettre tout de suite cette lettre qui était fort pressée.

« Elle n'est donc pas morte? s'écrièrent-ils.

— Grâce à Dieu, elle se porte mieux que jamais. »

Les enfants, tout à fait rassurés, brisèrent enfin le cachet, et demeurèrent consternés en apprenant la mort de leur frère. « Nicolas, leur écrivait-on, s'était un matin dirigé joyeusement vers la ville voisine où se tenait un marché auquel il voulait être rendu l'un des premiers. Parti un peu tard de chez lui, il aiguillonnait avec un certain plaisir son cheval avec un bâton garni de pointes

de fer qu'il portait habituellement. Le pauvre animal hâtait le pas, mais pas assez probablement au gré de son maître, car de nouveau il lui appliqua d'horribles coups qui lui firent de profondes blessures. Le malheureux cheval, si doux, si pacifique ordinairement, exalté par la chaleur et les mauvais traitements, prit le mors aux dents et se mit à courir d'une telle manière que Nicolas à son tour trembla de frayeur. Il voulut alors essayer de le caresser pour le calmer; mais la pauvre bête était lancée, et rien ne put la retenir; sa course ressemblait à un vol d'oiseaux. Nicolas se vit perdu; car un mur se trouvait en face de lui. Dans cette anxiété, il sauta vivement en arrière, se trouva rudement lancé fort loin sur le pavé, et mourut sur

le coup, sans avoir eu le temps de se repentir.

« Vous le voyez, mes enfants, disait dame Catherine au bas de la lettre, Dieu l'a puni, car il serait encore plein de vie s'il eût été moins cruel. »

Cette mort nécessitait leur départ pour le pays, afin d'aller y recueillir l'héritage que ne pouvait plus leur enlever Nicolas.

Cette fois, ils purent se vêtir de noir; et cependant, quelle différence dans la tristesse de leur cœur!...

Ils allèrent le lendemain faire leurs adieux à la maîtresse du café qui les avait si bien accueillis, et qui s'inquiétait déjà de leur absence de la veille.

Au moment de quitter leur amis, leur chagrin fut presque aussi grand

que le jour où tous deux, sans pain et sans ressources, ils quittaient le pays natal.

Monsieur et madame Potier les accompagnèrent aux carrioles qui vont à Vienne; ils se firent mutuellement la promesse de se revoir, ce qui calma un peu la douleur de la séparation.

En arrivant à Vienne, ils aperçurent Catherine les attendant avec un air rayonnant; c'est à peine si elle put reconnaître dans ces grands enfants les deux petits paysans qu'elle avait tant pleurés. Ils reprirent ensemble le chemin du village, et pendant le trajet les questions se succédèrent avec vivacité. Les jeunes gens demandaient si Nicolas avait quelquefois pensé à eux; et Catherine voulait savoir avec

détail comment André et Michelette avaient vécu. Tout à coup les visages devinrent sérieux, on approchait du cimetière. Les enfants s'y agenouillèrent d'abord sur la tombe de leurs parents, puis sur celle de Nicolas où ils adressèrent à Dieu une fervente prière pour qu'il voulût bien lui pardonner et le rejoindre à ses parents. Ce pieux devoir rempli, ils allèrent chez Catherine, voulant, disaient-ils, comme au départ, coucher chez elle. La bonne femme pleurait de joie en les regardant, les embrassait et leur disait, dans sa naïve tendresse :

« Je savais bien, moi, que Dieu bénissait les braves enfants. »

Le lendemain matin les trouva reposés et réunis autour du modeste déjeuner de Catherine. Le repas

achevé, ils se rendirent ensemble dans leur nouvelle propriété, qu'ils trouvèrent ravissante, et où déjà quelques voisins, prévenus par leur ancienne protectrice, les attendaient pour les féliciter de leur retour parmi eux.

Puis à la nuit tombante, et comme Catherine s'apprêtait à les quitter, Michelette la retint en lui disant: « Bonne mère, vous restez avec nous, n'est-ce pas?

— Comment! je reste avec vous?

— Oui, reprit vivement André, vous ne nous quitterez plus.

— Je suis trop vieille, mes chers enfants; ça ne va pas avec la jeunesse.

— Et nous, trop jeunes pour demeurer seuls, reprit gentiment Michelette.

— Vous avez prouvé que vous savez vous bien conduire.

— Comme nous ne voulons pas vous contrarier, maman Catherine, c'est nous qui irons habiter chez vous; nous sommes bien sûrs que vous nous recevrez !

— Méchants enfants ! dit-elle en les embrassant les yeux mouillés de larmes, est-ce possible de leur refuser quelque chose ? »

Quelques jours après l'installation de ces trois personnes, leur intérieur était parfaitement en ordre, et au-dessus de la cheminée se trouvait coquettement suspendue la vielle, religieusement apportée par André, comme souvenir de leurs mauvais jours.

Chaque mois, M. et madame Potier reçurent des deux petits paysans

du beurre, des poules, des œufs, etc.; et le vieux de la Charité, invité souvent par eux, buvait à la santé des orphelins qui n'oublièrent personne. La maîtresse du café des Mille-Colonnes reçut un jour en présent une magnifique dinde engraissée à son intention. Ce souvenir la toucha beaucoup; et depuis ce temps, lorsque des chanteurs, éblouissants par l'éclat de leur costume, venaient chercher fortune dans son établissement, elle disait en soupirant :

« J'aimais bien mieux André et Michelette. »

L'OUBLI DE LA PRIÈRE.

« Comme c'est gai de passer ainsi son mardi gras ! disait Léontine à son frère Alphonse, en poussant un bâillement si prolongé que le petit garçon, tout surpris, lui répondit en riant :

— Prends garde, ma sœur ; tu sais bien que le docteur de grand-papa contait l'autre soir l'histoire d'une dame qui s'était décroché la mâchoire en bâillant trop fort. Sa bouche était restée ouverte jusqu'à ce qu'il la lui eût remise. Sais-tu que c'est effrayant ?

— Et tu crois à ces contes-là, toi? Tu es bien enfant.

— Parce que tu as deux ans de plus que moi, tu te supposes beaucoup plus savante! Eh bien! oui, mademoiselle, je le crois, puisque M. Pelletier l'a dit.

— Oh! tu es bien libre d'écouter tous ses radotages.

— Si mère t'entendait parler comme cela de ce bon M. Pelletier, qui soigne si bien grand-père, je suis sûr que tu serais grondée.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi? Je dis ce que je pense : je ne peux pas souffrir ce vieux bonhomme.

— Maman l'aime beaucoup, et elle dit toujours que c'est lui qui a guéri bon papa, qui lui a sauvé la vie.

— Il est si bien guéri, que nous ne

pouvons pas aller ce soir au bal travesti, chez madame de Lucienne, où nous aurions dansé la polka.

— Nous danserons l'année prochaine, petite sœur ; maman nous a promis de donner un bal d'enfants, pour nous dédommager de ce petit malheur.

— D'abord, monsieur, je ne suis pas votre petite sœur, et ensuite je ne me soucie pas de danser dans un an ; c'est aujourd'hui que je voulais m'amuser ; et, au lieu de cela, il faut s'ennuyer à la mort.

— Si tu veux, ma grande sœur, nous jouerons ensemble.

— C'est divertissant de jouer avec un garçon aussi taquin et aussi peu poli !

— Comme tu es de mauvaise humeur, Léontine ! et tout cela, con-

viens-en, parce que tu ne peux pas mettre ton costume de laitière ! Moi aussi, je suis contrarié, car mon habit de paysan est très joli ; mais puisque le père de maman est malade, nous n'aurions pas le cœur à danser.

— Puisque M. Pelletier dit qu'il n'y a plus de danger.

— Tu sais bien que tu n'as aucune confiance en ce qu'il dit ; et notre mère peut-elle nous accompagner ? Sois donc un peu raisonnable.

— Cet homme de neuf ans qui me fait des sermons ! »

La querelle allait sans doute devenir plus sérieuse si madame d'Estange, leur mère, ne fût venue les appeler pour dîner, ce qui arrêta la fin de la réponse de Léontine.

« Il me semble, mes petits amis, leur dit-elle d'un ton de doux re-

proche, que vous causiez bien vivement. Vous savez cependant que le docteur recommande le plus profond silence autour de votre grand-père, qui est encore très souffrant.

— Comme c'est amusant d'habiter avec les vieillards! on ne peut pas même parler. »

— A peine cette réponse, dictée par la colère, eut-elle échappé à Léontine, qu'elle en sentit l'inconvenance et ce que sa conduite avait de répréhensible; elle rougit, et, jetant à la dérobée un regard sur sa mère, elle la vit sérieuse et triste, ce qui acheva de la déconcerter.

Alphonse, qui était un enfant doux et aimant, la poussa du pied pour l'engager à faire tout de suite des excuses à sa mère; mais la petite fille n'eut pas le courage de suivre ce

bon conseil ni celui bien plus vif de sa conscience. Un amour-propre fort mal placé retint l'expression de son repentir. Ils s'assirent tous trois autour de la table, d'un air si consterné, que Joseph, le domestique, alla à la cuisine, pour savoir si le père de madame était plus mal. Il apprit avec joie que le médecin venait, au contraire, d'affirmer qu'il entrait en convalescence. Joseph, tranquillisé, revint prendre son service, tout étonné du sérieux de sa maîtresse, si bonne pour ses enfants, et elle-même si enfant pour les distraire.

Alphonse hasarda quelques mots gracieux à sa mère, pour la dérider; mais il n'obtint qu'une réponse douce et laconique, qui ne l'encouragea pas à continuer la conversation.

Lorsque le dîner fut terminé, madame d'Estange se leva, et, montrant du doigt aux deux enfants la porte de sa chambre, elle leur dit : « Allez m'attendre ; » et se dirigea vers celle qu'habitait son père. Alphonse se glissa derrière elle, lui prit la main, la lui baisa, en lui adressant du regard une éloquente prière pour la coupable. Madame d'Estange prit dans ses mains la blonde tête de l'enfant, déposa un baiser sur son front pur comme son cœur, et le petit garçon sentit une larme tomber à côté de ce baiser. Il revint tout pensif vers sa sœur, et, précédé de Joseph qui commençait à comprendre ce qui se passait, ils allèrent silencieusement s'asseoir chacun dans un fauteuil. Joseph posa la lampe sur un meuble élevé, afin de prévenir

tout accident; et la chambre étant chauffée par des bouches de chaleur, il se retira, fort tranquille sur ce qui pouvait leur arriver de fâcheux, mais tout inquiet de leur tristesse.

« Que leur grand-père serait malheureux s'il voyait ses petits-enfants avoir plus envie de pleurer que de rire, un jour comme celui-ci! Il faut que leur faute soit grave, car madame est si bonne! C'est bien sûr mademoiselle Léontine; car notre chérubin de petit garçon est incapable de mal faire! »

A peine Joseph eut-il fermé la porte, qu'Alphonse s'écria : « Comme mère est fâchée, ma pauvre sœur!

— Maman se fâche si vite, aussi!

— Tu avais un peu perdu la tête de lui dire que les vieilles gens sont

insupportables, et encore en parlant de notre bon papa qui nous aime tant, qui prévient tous nos désirs, quand il se porte bien.

— Je suis bien contrariée d'avoir dit cela; mais j'étais si désolée de passer le jour du mardi gras sans danser, que je n'ai pas réfléchi.

— Maman a un air que je ne lui ai jamais vu.

— Je vais lui demander pardon, et tu prieras pour moi, n'est-ce pas, mon bon Alphonse?

— Tu sais bien que quand tu es punie je suis aussi malheureux que toi.

— Oh! tu es si bon, toi, et moi si méchante!

— Je ne suis pas meilleur que toi, je t'assure. »

Les enfants se turent en enten-

dant le bruit des pas de leur mère; Alphonse serra la main de Léontine pour lui donner du courage; et leurs petits cœurs battaient bien fort lorsque la clef tourna dans la serrure.

Jamais madame d'Estange n'avait eu la figure aussi sévère, aussi glacée. Elle prit un fauteuil et s'assit lentement sans regarder ses enfants.

Léontine remua les lèvres sans prononcer une parole et resta clouée sur son siége; ce fut Alphonse qui se dévoua en voyant les angoisses de sa sœur.

« Bonne mère, dit-il de sa plus douce voix accompagnée d'un geste suppliant, Léontine est si désolée de t'avoir fait de la peine: je t'en prie, pardonne-la.

— Je suis fâchée de te refuser, mon enfant; mais dès ce soir Léon-

tine n'est plus de la maison, et dès demain Joseph la conduira dans un couvent pour y apprendre, si cela est possible, à avoir du cœur et à respecter les vieillards. »

Les deux enfants furent pétrifiés à cette nouvelle; puis, à la pensée de se quitter, ils se mirent tous deux à sangloter avec tant de désespoir, que le cœur de madame d'Estange en fut tout bouleversé.

Léontine se jeta aux pieds de sa mère, étouffant ses cris dans sa robe, implorant son pardon avec tant de chaleur, que la pauvre mère se sentait faiblir dans sa résolution.

« Moi te quitter! Mais tu n'y penses pas, bonne mère : j'en mourrais!

—C'est vous qui l'avez voulu... Comme mon père doit rester auprès de moi, et que les vieillards vous

fatiguent, il est juste que ce soit vous qui vous éloigniez.

— Tu sais bien comme j'aime grand-papa; j'ai dit cela sans y penser.

— A onze ans, ma fille, on doit penser à ce que l'on dit.

— Je sais que j'ai tort; mais, maman, tu es si bonne, tu m'aimes tant! Que veux-tu que ta petite fille devienne sans toi, sans tes bons baisers du matin et du soir? » Et elle entourait de ses bras le cou de sa mère. Deux autres bras vinrent se joindre aux siens : c'étaient ceux du gentil Alphonse, qui lui disait en sanglotant : « Mère, pour moi, je t'en prie, pour ton petit garçon! »

Madame d'Estange ne put résister à ses larmes, et elle lui promit que Léontine resterait dans la maison,



Imp. Lemercier à P.

Elle entourait de ses bras le cou de sa mère

mais que d'un mois elle n'aurait un baiser d'elle.

Cette punition parut bien cruelle; mais on n'osa pas se plaindre ni réclamer, en songeant à la grâce qu'on venait d'obtenir.

Lorsque les yeux furent un peu séchés, madame d'Estange leur fit signe de s'approcher; et, s'adressant à Léontine, elle l'engagea à l'écouter avec attention, ayant, dit-elle, une histoire à leur conter.

Les enfants, muets de surprise, s'approchèrent timidement de leur mère, ne comprenant pas que ce qui leur servait ordinairement de récompense fût accordé ce soir-là.

Madame d'Estange, au moment de commencer son récit, jeta un regard sur ses enfants, et elle s'aperçut qu'Alphonse était très pâle.

« Tu souffres, mon chéri? lui dit-elle en l'attirant sur ses genoux pour le caresser.

—Non, maman, je vais très bien.» Et sa douce physionomie démentait ses paroles.

Cette dame reprit son histoire, interrompue avant d'être commencée, par l'inquiétude qu'elle avait éprouvée pour la santé de son fils.

« Une de mes amies, qui vivait seule avec son vieux père, son enfant et la nourrice de ce dernier, reçut un jour la nouvelle que son mari, absent depuis six mois, était tombé fort malade dans une ville éloignée; il y était seul, abandonné aux soins des domestiques de l'hôtellerie où il était descendu depuis peu.

« Vous le savez, mes enfants, il est

toujours bien triste d'être malade; mais lorsqu'on se trouve éloigné de sa famille, de ses amis, le mal nous semble alors intolérable : c'est ce que pensa mon amie; et, ne pouvant supporter l'idée de sentir son mari privé de soins éclairés et affectueux, elle partit, recommandant à son père, qui l'aimait beaucoup, son enfant qui n'avait qu'un an et que la nourrice venait de sevrer.

« Elle se mit dans la diligence, le cœur bien gros, comme vous le pensez, de laisser son vieux père seul gardien, avec la nourrice, d'un enfant au berceau. Cependant à mesure qu'elle approchait de Gand, ville où se trouvait son mari, elle s'applaudissait d'avoir eu le courage de quitter sa maison et les siens, par la pensée de la joie que le malade

allait éprouver en la voyant. Jugez, mes enfants, de sa douleur en le trouvant si mal, que les médecins ne laissaient plus que peu d'espoir. Elle s'établit à son chevet, et, garde malade dévouée pendant vingt-cinq jours et vingt-cinq nuits, elle eut le bonheur de le voir hors de danger. Trois mois après, elle le ramenait à Paris bien portant et aussi pressé qu'elle d'embrasser son enfant et son beau-père qu'ils aimaient beaucoup.

« Quelle ne fut pas la surprise de mon amie, en arrivant chez elle, de se voir reçue par une nouvelle bonne qui tenait sur ses bras son gros et bel enfant, frais et couleur de rose ! Elle le dévorait de baisers, et, l'emportant enlacé dans ses bras, elle courut à la chambre de son père, que la servante lui avait dit être indisposé,

Heureusement que son mari la suivait, et qu'il put lui prendre son cher fardeau, car ses jambes chancelèrent en voyant étendu sur un canapé son vieux père, les jambes enveloppées et la figure tout altérée. « Mais que s'est-il donc passé ici? dit-elle; et ne m'avoir rien écrit!

—Pourquoi t'écrire, ma fille, puisque tu étais auprès de ton mari malade?

— Mais je serais revenue plus tôt. Mais tu es donc blessé, mon bon père? tu es donc tombé? Et les questions se multipliaient avant d'écouter la réponse.

— Calme-toi, ma fille, je vais te tout conter. Au reste, comme tu le vois, je n'ai que mes jambes un peu malades et ton enfant se porte à souhait.

— Bon père, tu as beaucoup souffert, et je n'étais pas là! Ainsi parlait mon amie, dont je ne saurais, mes enfants, vous faire comprendre toutes les inquiétudes.

— Tu étais à peine partie pour rejoindre ton mari, et je venais de recevoir la lettre où tu m'annonçais la gravité de sa maladie et la désolation où tu te trouvais, lorsque la nourrice de ton enfant commit une imprudence qui faillit nous faire perdre à tous trois la vie, et dont la malheureuse femme a été seule la victime.

« Je vous laisse à penser dans quel état se trouva mon amie en apprenant cette mort et le danger qu'avaient couru ceux qu'elle adorait. Elle se jeta dans les bras de son père, et ne pouvait se détacher de son cou; elle ne le quitta que

pour reprendre des bras de son mari son charmant enfant qui lui souriait; elle le berça sur ses genoux, et pria son père, les larmes dans les yeux, de vouloir bien continuer son récit.

— La nourrice, après avoir endormi ton enfant, s'en alla à la cuisine pour y prendre une chaufferette; elle la remplit d'un brasier ardent, et, tout en faisant une couture, elle se rôtissait les jambes. Cette chaleur lui donna l'envie de dormir, et, tout assoupie, elle se hâta d'aller se mettre au lit, sans songer à la chaufferette, oubliée dans un coin de la chambre.

« Deux heures venaient de sonner à ma pendule, lorsqu'il me sembla entendre un cri étouffé; je prêtai une oreille attentive et inquiète; je n'entendis plus rien, mais il me sembla qu'une forte odeur de fumée pé-

nétrait dans ma chambre. Je sonnai; personne ne vint; je sonnai encore : la nourrice ne me répondit pas. L'inquiétude me saisit; je me levai, je me dirigeai à tâtons vers sa chambre... Que devins-je en apercevant des flammes à travers sa porte? Je l'ouvris et me trouvai entouré par le feu; je courus au berceau, je pris ton enfant, je l'enveloppai dans une couverture de laine et le déposai sur mon lit.

« Au même instant quelques voisins, qui avaient aperçu une vive clarté, sonnèrent; je courus leur ouvrir, nous pénétrâmes de nouveau, et nous trouvâmes la nourrice évanouie. Ils l'emportèrent et dirigèrent activement les secours. Quinze jours après, la nourrice expirait des suites de sa frayeur, et

moi j'étais retenu sur ce canapé par une brûlure assez douloureuse, et puis aussi un peu par le saisissement que j'avais éprouvé. La pensée que tu aurais pu ne pas retrouver ton enfant m'avait glacé le cœur.

— Et toi donc, mon bon père! dit cette dame profondément émue.

— Moi, ma fille, je suis à la fin de ma vie, et ton enfant la commençait.

— Pouvez-vous bien dire cela, mon père? Dieu vous conservera encore longtemps pour moi et pour que mon enfant, qui vous doit la vie, puisse vous servir de soutien.

— Je le désire, ma fille, pour toi et pour moi. »

« Ainsi finit mon histoire, mes enfants; qu'en pensez-vous? dit madame d'Estange.

— Elle est bien intéressante, mère,

dit Léontine qui croyait comprendre l'intention de sa mère.

— Et tu as connu ce vieux monsieur? dit-elle timidement.

— Oui, ma fille, ce vieux monsieur était mon père!

— Et l'enfant?

— Toi! »

Léontine ne put que se jeter à genoux, humble, repentante et touchée jusqu'au fond de l'âme.

— Mon bon grand-père, ma bonne mère, jamais vous ne pourrez me pardonner!

— Il ne faut pas, ma fille, que mon père sache que je vous ai instruits de cet événement, car il m'a fait promettre de ne vous le dire que lorsque vous auriez quinze ans. C'est ton ingratitude qui m'a fait manquer à ma promesse.

— Bonne mère, je te prouverai bien que je ne suis pas ingrate; j'aimerai tant grand-père et ce bon M. Pelletier; je prierai Dieu soir et matin pour qu'ils vivent bien vieux, bien vieux, afin que j'aie le temps de les aimer et de les soigner.

— Je souhaite, ma fille, que Dieu t'exauce; mais il se fait tard, il faut aller vous coucher.

— Sans t'embrasser, mère! est-ce possible?

— Tu sais bien, petite chérie, ajouta tendrement Alphonse, que tu nous as souvent dit que Dieu ne bénissait pas les enfants qui se couchaient brouillés avec leurs parents.

— C'est vrai; il en est de même de ceux qui ne s'adressent pas à lui matin et soir pour les prier de les rendre sages. »

Léontine rougit et avoua qu'en s'éveillant, le matin, toute préoccupée de son costume, elle avait manqué à ce pieux devoir.

« Je ne m'étonne plus, ma fille, si ta journée a été si malheureuse : Dieu t'avait abandonnée. En ce moment il vient de jeter un regard de bonté sur toi en faveur de ton repentir, car il t'a inspiré la franchise et la force d'avouer ta faute ; aussi, ma fille, je ne veux pas être plus sévère que lui : viens m'embrasser.

— Mon Dieu, merci ! » dit l'enfant en s'élançant dans les bras de sa mère, plus heureuse qu'elle de la serrer sur son cœur.

Léontine, depuis ce jour, ne manqua jamais de faire sa prière matin et soir; et lorsqu'elle voyait quelqu'une de ses petites amies négliger

ce devoir, elle leur contait que cet oubli avait failli lui enlever le cœur de sa mère, et leur disait avec la foi la plus sincère : « Je sais bien, moi, que Dieu ne pense pas aux enfants qui l'oublient. »

L'ENFANT

ENNUYÉ D'ÊTRE HEUREUX.

« Emmanuel, sois donc plus attentionné à ce que tu fais, mon ami ; je suis sûre que ta page d'écriture sera mauvaise. » Ainsi parlait madame Laurencin à son fils de huit ans, qui l'écoutait d'une manière fort distraite, et continuait à se montrer peu appliqué.

Un instant après, la page fut soumise à la mère d'un air qui voulait dire : C'est très mal. Elle, trop in-

dulgente, lui fit seulement quelques douces observations, l'engageant à s'appliquer davantage pour celle qu'il devait faire le soir.

L'enfant, peu satisfait de lui-même, se mit maussadement à lire un livre de contes qu'un de ses oncles lui avait donné la veille. A peine en avait-il parcouru quelques pages, qu'il mit le livre de côté et poussa des bâillements si prolongés, qu'ils firent lever la tête à madame Laurencin.

« Pourquoi donc, Emmanuel, bâilles-tu ainsi, au lieu de t'occuper? D'abord c'est impoli pour moi et peu récréatif, il me semble, pour toi ; à moins cependant que ce soit un goût particulier; mais alors va te livrer à ce plaisir un peu plus loin.

— C'est bien mal, mère, de te

moquer de moi quand je m'ennuie tant.

— Les moyens de distraction ne te manquant pas, c'est de ta faute si tu t'ennuies.

— C'est si amusant d'être toujours seul ! murmura entre ses dents l'enfant de mauvaise humeur... Émile est bien plus heureux.

— Et en quoi donc, mon ami, trouves-tu le fils de notre concierge plus heureux que toi? reprit madame Laurencin, profondément froissée par cette plainte et retenant avec peine une larme au bord de sa paupière.

— Sa mère le laisse aller à l'école.

— Et tu nommes cela un bonheur!

— Je le crois bien : on y fait de la gymnastique, on y joue avec beaucoup de petits garçons, on y a des

petits amis, on vous donne des prix...

— Pourquoi donc alors ne m'as-tu pas plus tôt exprimé ton désir, si tu te trouves si à plaindre?

— Je ne dis pas cela, bonne mère; je dis seulement que je m'ennuie; et si je ne t'ai pas demandé d'aller en pension, c'est que je t'avais entendu dire que tu me trouvais encore trop petit.

— En effet, mon ami, je me faisais un bonheur de m'occuper de ta première éducation, de ne t'envoyer qu'à dix ou onze ans au collége ou dans un bon pensionnat. Je voulais ne me séparer de toi que le plus tard possible. Mais comme, avant tout, mon cher Emmanuel, je veux te savoir heureux, je te promets que dans deux jours tu iras aussi dans un

externat, à la condition cependant que tu iras pendant trois mois, même si tu t'y ennuies.

— Que tu es bonne, mère! que je te remercie et que je suis content!

— Tu le seras d'autant plus que je te mettrai dans l'externat d'Émile, puisqu'il t'a dit qu'il s'y trouvait si heureux. »

Emmanuel vint embrasser sa mère avec une joie si sincère, qu'elle en fut tout attristée. « Ainsi, se disait-elle, moi qui pensais qu'il aurait tant de chagrin à me quitter! moi qui n'osais songer à cette séparation! »

L'enfant s'aperçut sans doute de ce qui se passait dans le cœur de sa mère, car il lui dit d'un petit air câlin :

« Je reviendrai tous les jours dî-

ner avec toi, bonne petite mère ; je coucherai toujours à la maison.

— Je m'habituerai à ton absence, si tu dois en être plus content ; car je ne veux que ta joie toujours, cher enfant ; mais tu sais nos conditions : trois mois d'externat sans interruption, songes-y bien, et n'accuse que toi si tu ne t'y trouves pas content.

— Sois tranquille, mère, j'ai fait mes réflexions ; j'y resterai les deux ans que je dois passer avec toi avant d'aller au collége. »

Le lendemain, madame Laurencin fut avec son fils visiter l'externat où allait Émile. Elle vit avec satisfaction que tous les enfants qui se trouvaient réunis dans la classe étaient des fils de marchands, d'ouvriers.

Il fut convenu qu'Emmanuel ferait son entrée le lendemain, qui

se trouvait être le premier du mois.

En revenant à la maison, on fit l'acquisition de quelques livres demandés par le chef de l'établissement; l'enfant s'y fit ajouter un charmant portefeuille en cuir, pour transporter ses livres. A peine rentré, il tourmenta sa mère pour le lui attacher sur le dos, et ne le quitta plus jusqu'au moment de se coucher.

Madame Laurencin ne put s'empêcher de rire de cette ardeur impatiente; elle se consola par la pensée que les enfants aiment avant tout le changement.

A six heures du matin, Pierre, le domestique, vint éveiller Emmanuel qui se frotta les yeux; et, lui affirmant qu'il se mourait de sommeil, il enfonça sa tête sous les couvertures.

« Cependant, monsieur, il faut

vous lever; si vous voulez être arrivé à l'école à sept heures, il n'y a pas une minute à perdre. »

Ce mot d'école fit bondir Emmanuel de joie; en un saut il fut hors du lit, et bientôt prêt à partir.

Pierre lui servit une tasse de lait avec un morceau de pain de la veille.

« Pourquoi donc Marianne ne me donne-t-elle pas mon chocolat, ce matin?

— Monsieur Emmanuel sait bien que le chocolat n'est prêt qu'à huit heures.

— C'est désagréable; mais au moins je voudrais mon petit pain; je n'aime pas ce pain dur que vous m'avez donné.

— Monsieur oublie que le boulanger n'apporte les petits pains qu'à sept heures et demie.

— Quel ennui ! » dit l'enfant; mais la pensée qu'il allait partir lui fit oublier tous ces petits inconvénients. Il entra leste et joyeux dans la chambre de sa mère, qui l'embrassa tendrement, lui souhaitant une bonne journée.

« Sois tranquille, ma mère. » Et, suivi de Pierre, il descendit deux à deux l'escalier qui l'éloignait du gîte maternel.

Émile, charmant enfant de neuf ans, l'attendait, ainsi qu'il en avait été convenu; et avec la franchise de cet âge qui tient peu de compte de la différence des positions, il fit observer à Emmanuel qu'ils étaient d'un quart d'heure en retard, et qu'il allait lui faire manquer l'appel pour la première fois.

« Cela doit bien vous ennuyer

d'être forcé d'arriver ainsi à l'heure; quant à moi, j'ai la tête très lourde pour m'être levé aussi tôt.

— Mais je trouve que c'est très tard, sept heures, au mois de juillet, dit en riant Émile; je suis toujours levé à cinq heures, en même temps que papa, et souvent à quatre.

— Moi, j'en mourrais.

— C'est une idée; papa dit au contraire qu'on s'en porte mieux. »

Les enfants étant arrivés à leur destination, Pierre remit à Emmanuel un panier contenant son second déjeuner, et il les quitta en souriant et hochant la tête de voir son jeune maître, si dorloté, si gâté par sa mère, jeté ainsi au milieu d'une cinquantaine d'enfants élevés d'une manière si différente.

M. Rigaud, chef de l'institution,

fit passer à Emmanuel un examen, à la suite duquel il le plaça entre un petit garçon de six ans et un de sept, tous deux fils d'artisans, et par conséquent vêtus on ne peut plus modestement.

« Mais, monsieur, dit Emmanuel, je veux être avec Émile.

— Le mot je veux n'est pas connu ici, mon petit ami ; quant à la place que vous demandez, c'est chose impossible; Émile est beaucoup plus instruit que vous. Ici l'on est classé par ce que l'on sait. »

Emmanuel, profondément humilié de se trouver casé au dernier banc, en pâlit de fureur; mais il n'osa se plaindre davantage en voyant l'air froid et décidé de M. Rigaud ; il mit ses deux coudes sur la table, posa son front dans ses

mains; et déjà, nous le croyons, l'école lui apparaissait moins riante.

Il fut tiré de ses sombres réflexions par un léger coup de règle sur les doigts; il leva la tête et vit un jeune homme qui lui dit en souriant : « Ici, mon petit monsieur, on ne met pas les coudes sur la table; les heures doivent être mieux employées : prenez vos livres, mon enfant, et mettez-vous à l'ouvrage.

— Quel est donc cet homme? dit Emmanuel à ses voisins qu'il n'avait pas daigné regarder.

— C'est M. Hébert, notre professeur.

— Pourquoi n'est-ce pas M. Rigaud qui nous instruit, comme les autres?

— C'est que M. Rigaud ne fait que la classe des grands. »

Emmanuel se mordit de nouveau les lèvres et ne parla plus de la matinée. Il fit très mal les devoirs qui lui furent tracés, et M. Hébert lui fit observer qu'on lui passerait cette négligence pendant une semaine seulement, jusqu'à ce qu'il fût habitué aux usages de la maison ; que ce temps écoulé, il serait puni comme les autres, s'il continuait à être paresseux.

Emmanuel sentit son cœur se gonfler; mais, par fierté, il retint ses larmes.

A midi, les enfants sautèrent joyeusement sur leurs provisions. Émile demanda à M. Rigaud la permission de venir déjeuner auprès d'Emmanuel, ce qui lui fut accordé en récompense de sa bonne conduite et de son assiduité, cha-

cun devant déjeuner à sa place.

Emmanuel regardait son panier depuis un instant sans toucher au contenu, lorsqu'Émile arriva en croquant à belles dents un énorme morceau de fromage. « Il faut vous dépêcher de manger, lui dit-il, si vous voulez avoir le temps de venir jouer après.

— C'est que si vous saviez ce qui m'arrive; le domestique a oublié de me mettre une serviette. »

A cette plainte, les enfants qui l'entouraient et le regardaient comme tout nouveau venu, partirent d'un éclat de rire si franc et si bruyant, que la grande classe s'en émut, et que chacun voulut savoir la cause d'un tel excès de gaieté.

De bouche en bouche la nouvelle circula, et l'instant de la récréation

fut désiré avec un redoublement d'impatience, pour voir de près un petit garçon qui se contentait de regarder son déjeuner, parce qu'il n'avait pas de serviette.

Émile, toujours bon garçon, lui donna un journal qu'il avait dans sa poche, lui affirmant que ce serait très commode, et qu'il apprendrait plus tard à s'en passer tout à fait.

Emmanuel, pressé par la faim, se décida à sortir de son panier les provisions que ses petits voisins clignèrent de l'œil avec un peu de convoitise.

« C'est bien désagréable de manger froid, n'est-ce pas, Émile?

— Mais non, dans l'été j'aime mieux cela; et puis le fromage ne se faisant jamais cuire...

— Comment pouvez-vous ne dé-

jeuner qu'avec du fromage! Moi, je mangeais toujours, chez maman, du bifteek ou des côtelettes de mouton, avec des fruits et du café à la crème par-dessus.

— Quel déjeuner! dirent en même temps les enfants; nous n'en avons jamais fait comme cela. »

Le repas terminé, Emmanuel confia à Émile qu'il ne se sentait pas bien et qu'il voudrait un peu de thé.

— Il faut dire à M. Rigaud que vous êtes malade; alors il vous fera reconduire chez votre mère, parce qu'ici on ne vous ferait pas de thé.

— Mais je ne suis pas malade, je suis seulement mal à mon aise; et chez maman on me donnait toujours du thé lorsque je me sentais indisposé.

— Je comprends bien cela; mais ici c'est différent. »

Emmanuel, qui avait en effet un peu le cœur sur les lèvres, grâce au changement de ses habitudes et au dépit qu'il avait éprouvé dans la matinée, fut tristement s'asseoir sur un banc de pierre qui se trouvait dans la cour consacrée aux jeux de la bruyante armée.

Tous les enfants vinrent les uns après les autres regarder sous le nez le petit monsieur, ainsi qu'ils le nommaient déjà; quelques-uns même levèrent les épaules en le regardant.

Emmanuel chercha des yeux Émile; ne le voyant pas, il se sentit isolé et presque malheureux. « Cependant, si ma mère était là, comme elle me caresserait pour m'empêcher

de sentir le mal! Je suis sûr qu'elle pense à moi en ce moment et qu'elle me croit bien gai. »

Comme Emmanuel se livrait à ses tristes réflexions, il vit Émile accourir gaiement vers lui. « Tenez, monsieur Emmanuel, mangez cela, vous vous en trouverez bien. » Et il lui tendit un petit cornet gros comme le doigt.

L'enfant prit le cornet, sans comprendre ce qu'il pouvait contenir pour sa guérison; il fut tout surpris, en l'ouvrant, d'y trouver des pastilles blanches.

« Où avez-vous trouvé ces bonbons, mon cher Émile?

— Voyant que vous souffriez, j'ai demandé à M. Rigaud la permission d'aller chez le confiseur en face chercher des pastilles à la menthe, parce

que maman dit qu'elles font beaucoup de bien quand on a mal au cœur : comme je sors seul ordinairement, il me l'a permis.

— Et vous avez dépensé votre argent pour moi?

— Je suis seulement bien fâché qu'il n'y en ait pas davantage; mais je n'avais que deux sous que papa m'a donné la semaine dernière, parce que j'ai eu un très bon bulletin et cinq croix; mais mangez vite, vous verrez que vous irez mieux. »

Emmanuel se rendit à cette obligeante invitation et se trouva en effet assez bien du remède de son petit camarade pour pouvoir rentrer en classe sans trop souffrir. Il s'appliqua de son mieux à ses devoirs, afin de s'éviter les remontrances de M. Hébert; mais quelles que fussent

ses bonnes intentions, son travail fut très mauvais.

M. Hébert, qui l'avait vu assez assidu, lui dit en regardant ses cahiers : « On voit bien, monsieur Emmanuel, que vous n'étiez pas habitué à travailler chez vous. Avec de la patience, vous ferez mieux, car c'est déjà un peu moins mal. »

Le petit garçon, qui s'attendait à des éloges, fut suffoqué du compliment, et il vit apparaître Pierre, qui venait le chercher, comme son sauveur.

Ils s'acheminèrent tous trois du côté du logis. Le domestique remarqua que la causerie entre les deux enfants était moins vive que le matin, et il s'en réjouit en lui-même, car il trouvait Emmanuel on ne peut plus ingrat d'avoir souhaité aussi ar-

demment quitter sa mère qui ne vivait que pour lui. Sa maîtresse lui avait paru si triste toute cette journée, qu'il n'était pas fâché du désappointement apparent de l'enfant.

Madame Laurencin serra tendrement son fils sur son cœur et lui demanda avec empressement l'emploi de sa journée. Pour toute réponse, l'enfant se plaignit d'un violent mal de tête et demanda à se coucher, ce qui lui fut à l'instant accordé, ainsi que la tasse de thé en question.

« Il est bien malheureux, mon chéri, lui dit tendrement sa mère en l'entourant de ses soins affectueux, que tu aies été malade pour ton premier jour de classe, car tout naturellement le bonheur que tu te promettais en a été troublé ; heureuse-

ment que tu as de nombreux jours pour te consoler de cette contrariété. »

L'enfant ne répliqua mot, car pour rien au monde il n'eût avoué sa déception. « Puis, se disait-il, je n'ai pu ni jouer, ni essayer de la gymnastique, et c'est ce qui est amusant. »

Le jour suivant, Emmanuel ne trouva pas Émile, qui était déjà parti en voyant l'heure écoulée, et supposant que l'indisposition de la veille le retenait. Il fit la route côte à côte avec Pierre, se plaignit de ce qu'Émile ne l'avait pas attendu, de l'ennui qu'il y avait à traîner un gros portefeuille soir et matin.

Le domestique riait sous cape; mais ne le montrant pas, il lui répondit très sérieusement: « Je sais bien, moi, monsieur Emmanuel,

qu'à votre place j'aurais mieux aimé rester avec une bonne mère qui me gâtait, qui me passait tous mes caprices ; mais chacun a ses idées.

— Émile me disait qu'il s'amusait tant, qu'il se trouvait si bien chez M. Rigaud ! cependant il a une bien bonne mère aussi : vous m'avez dit souvent que madame François aime son fils à la folie.

— On a beau aimer ses enfants de tout son cœur, quand on est pauvre, on ne peut leur donner ce qu'on n'a pas ; madame François fait déjà un bien grand sacrifice en payant des mois d'école pour faire instruire son petit Émile ; heureusement que l'enfant comprend sa position, quoique tout petit, qu'il travaille comme s'il était grand, afin de leur épargner de longues et pénibles privations.

— Vous croyez, Pierre, qu'ils se privent pour envoyer Émile à l'école? Ce n'est pas possible ; c'est si peu de chose, dix francs par mois !

— Pour vous, monsieur, à qui madame en donne vingt pour vos petites dépenses; mais pour les gens pauvres, c'est une somme énorme. »

Emmanuel devint pensif, et sa mauvaise humeur contre Émile tomba devant cette pensée de pauvreté qu'il n'avait pas comprise jusqu'alors.

M. Hébert fit observer à Emmanuel qu'il était urgent de ne pas manquer à l'appel. L'enfant ne répondit rien, chercha du regard Émile, qui lui faisait déjà un petit signe gracieux et amical qu'il s'empressa de lui rendre.

Par amour-propre, disons-le, Em-

manuel fit ce que jamais il n'avait fait pour la satisfaction de sa mère ; il écrivit une page fort proprement et se tint tranquille toute la matinée.

L'heure du second déjeuner arrivée, il mit une serviette, à l'étonnement général des petits garçons, qui ne pouvaient comprendre ce luxe. Emile vint de nouveau lui tenir compagnie. Pour la première fois de sa vie, Emmanuel se sentit honteux de manger un déjeuner si confortable, à côté de son petit camarade qui n'avait rien changé à celui de la veille.

Le dernier morceau avalé, Émile conduisit son compagnon devant un poteau, et là il lui montra comment on s'y prenait pour y monter, afin qu'il parût moins maladroit lorsque

le professeur de gymnastique viendrait donner sa leçon.

Emmanuel suivit son exemple, mais à peine eut-il essayé que déjà les mains lui faisaient mal, et sérieusement il tira ses gants de sa poche, ce qui fut un nouveau sujet de réjouissance si général, que bientôt le poteau se trouva entouré de tous les élèves riant, applaudissant de la voix et du geste. « Monsieur de la serviette va tomber! dit l'un des plus espiègles.

— Oh! non, les gants préservent des chutes, » reprit un autre. Les quolibets, les taquineries se succédèrent jusqu'à ce qu'Emmanuel eût mis le comble à leur joie en tombant aussi drôlement que possible.

Émile tâchait de le consoler, lui affirmant qu'ils étaient tous tombés

cent fois avant d'atteindre le haut. « Il ne faut pas, ajoutait-il, faire attention aux plaisanteries des autres élèves; c'est pour rire, pour jouer.

— Je n'aime pas cette manière de jouer, répondit Emmanuel étouffant ses sanglots.

— A l'école, on se moque, mais on s'aime tout de même; il ne faut pas pleurer, parce que vous les feriez rire encore plus.

— Alors ce sont de méchants petits garçons.

— Je vous assure qu'il y en a peu de méchants et beaucoup de bons; vous verrez quand vous les connaîtrez.

— Je ne veux pas les connaître.

— Alors ils vous détesteront et vous feront des niches.

— J'irai m'en plaindre à M. Rigaud.

— Vous serez puni comme rapporteur.

— C'est amusant votre école.

— Vous n'y êtes pas encore habitué.

— Je ne m'habituerai jamais à des petits garçons si mal mis, si malhonnêtes. »

Émile laissa couler une larme, tout en continuant à soutenir qu'il y avait parmi eux de charmants enfants, mais qu'ils aimaient à rire.

Emmanuel, élevé par une mère trop tendre, qui n'avait eu que le tort de supporter sa nonchalance, avait de généreux sentiments; aussi comprit-il qu'il venait de froisser son seul ami : il se promit de le lui faire oublier.

Les devoirs de l'après-dînée furent aussi bien faits que possible ; mais comme il continuait à ne pas parler à ses petits voisins, ceux-ci sans doute s'en trouvèrent offusqués, et, par une maladresse que nous sommes tenté de croire étudiée, un encrier fut renversé sur la blouse et le pantalon d'Emmanuel, ce qui le força de rentrer chez sa mère dans une toilette qui laissait beaucoup à désirer.

Madame Laurencin fit observer à son fils, qui se plaignait amèrement de cet accident, qu'il était heureux que ce fût à lui que ce malheur fût arrivé plutôt qu'à Emile, qui n'eût pu remplacer ses vêtements.

« Ce n'est pas un malheur, c'est une méchanceté qu'on m'a faite exprès.

— Peut-être par de mauvais procédés as-tu poussé tes camarades à cette action répréhensible. »

Emmanuel avoua à sa mère qu'il ne leur répondait rien lorsqu'ils lui adressaient la parole, depuis qu'ils avaient ri de lui.

« Tu le vois, mon ami, il faut savoir supporter les plaisanteries de bonne grâce; sans cela, tu t'en attireras de plus désagréables. »

Emmanuel convint de la justesse des observations de sa mère, et heureux de la retrouver, il s'assit à table plus près d'elle que de coutume, et entraîné par un besoin de caresses dont il était depuis deux jours privé, il lui baisait à chaque instant les mains, et cherchait dans ses yeux s'il en était toujours autant aimé.

Madame Laurencin, ne voulant pas laisser voir à son fils qu'elle s'apercevait de son prompt désappointement, continua à le questionner sur ses études et ses jeux. Il lui conta son peu de succès quant à son essai gymnastique, et combien Émile était complaisant et bon pour lui.

« Ce que tu me dis de cet enfant me fait plaisir; j'avais remarqué sa charmante physionomie, et je me plaisais à lui supposer mille bonnes qualités.

— N'est-ce pas, maman, que c'est bien étonnant, pour le fils d'un concierge?

— Je ne trouve pas, mon ami; j'ai toujours remarqué que les enfants nés pauvres et privés des douceurs de la vie sont meilleurs, lorsqu'ils sont élevés par d'honnêtes parents.

On dirait que Dieu les leur envoie ainsi en compensation de leur vie pénible et douloureuse.

— Tu crois donc les enfants des riches moins aimables, petite mère?

— Au contraire, mon ami, ils ont des manières plus polies, des formes plus séduisantes; mais souvent le cœur vaut moins. N'ayant jamais souffert, ils sont quelquefois paresseux, ingrats et égoïstes.

— Mère, que veut dire le mot égoïste?

— C'est, mon ami, ne penser qu'à soi, à son bien-être, à tout ce qui peut nous faire plaisir, sans songer à ceux que nous devrions aimer plus que nous-mêmes. »

Emmanuel rougit, comprenant qu'il avait un peu ce défaut, sans en savoir le nom; et pressé de ras-

surer sa conscience, il ajouta : « Mère, j'ai une grâce à te demander.

— Si elle est raisonnable, parle.

— Veux-tu me permettre de payer les mois d'école d'Émile avec l'argent que tu me donnes pour mes plaisirs ? »

Madame Laurencin, émue et touchée de ce généreux sentiment, embrassa son fils avec vivacité et lui répondit :

« Puisque cette somme t'appartient, tu es parfaitement le maître de l'employer à ton gré ; mais réfléchis que c'est la moitié de ta rente dont tu feras le sacrifice.

— Il m'en restera toujours assez, et ce sera pour ces braves gens une privation de moins.

— Je t'approuve, mon ami, et si l'école te donne toujours d'aussi

bonnes pensées, je me féliciterai d'avoir consenti à t'y envoyer. »

Cette phrase ôta le courage à Emmanuel de demander à sa mère de n'y plus retourner; il se contenta de pousser un soupir des plus significatifs.

Le troisième matin trouva Emmanuel debout et prêt à partir avant Émile, qui le reçut d'un air assez froid, ayant sur le cœur le propos de la veille. Emmanuel fut, au contraire, gai et communicatif, par la pensée de la douce surprise qu'il ménageait à son nouvel ami.

« Vous voyez, lui dit Émile, trompé sur le motif de sa joie, que vous commencez à vous trouver content d'aller à l'école.

Je vous assure que non, et que si vous n'y veniez pas avec moi, je

n'aurais pas eu le courage d'y retourner aujourd'hui. »

Cette réponse fut droit au cœur de l'enfant et effaça ce qu'avait eu de blessant la phrase de la veille.

« Vous êtes trop aimable ; je vous assure que je suis bien contrarié de voir que vous ne vous y plaisez pas autant que moi et que vous n'y viendrez pas longtemps.

— Je l'espère bien. »

Émile, à l'heure de la récréation, fit observer à son compagnon qu'il fallait qu'il se décidât à jouer avec tous les élèves, parce qu'ils lui avaient fait le reproche de les laisser pour le petit monsieur. « Vous concevez qu'ils m'en voudraient et ne m'aimeraient plus.

— Je vais avec vous, bien que cela me contrarie ; je ne veux pas vous

faire des ennemis. » Emmanuel alla en effet se placer au milieu des élèves; mais aucun ne lui adressa la parole, et, pour avoir eu l'air dédaigneux de leur société, il fut laissé complétement de côté, ce qui faisait beaucoup souffrir le bon Émile.

En revenant le soir à la maison, Emmanuel apprit à son petit ami ce que sa mère lui avait permis, et il voulut lui remettre dix francs; mais l'enfant lui fit observer qu'il ne pouvait les accepter sans avoir consulté sa mère; et en disant cela, on voyait tout le plaisir qu'il éprouvait à avoir cette bonne nouvelle à lui annoncer.

Lorsque le dîner de madame Laurencin fut terminé, Pierre vint lui dire que madame François et son fils demandaient à lui parler.

Cette dame donna l'ordre de les

introduire, ce que le domestique fit avec empressement, les aimant beaucoup.

Madame François adressa de vifs remercîments à madame Laurencin pour ce qu'elle voulait bien faire en faveur de son fils.

« Ce n'est pas moi, ma chère madame; c'est une idée de mon Emmanuel.

— Votre fils vous ressemble, madame : que Dieu le protége et le bénisse ! »

Emmanuel fut aussi heureux que sa mère de ce souhait touchant parti du cœur, et profitant, lorsqu'il se retrouva seul avec elle, de ce moment d'épanchement, il se hasarda timidement à lui demander la permission de ne pas retourner chez M. Rigaud.

« Tu sais nos conventions : c'est trois mois et non trois jours.

— Mais, bonne petite mère, je ne savais pas combien je serais malheureux de ne plus être avec toi !

— Un peu plus tard, mon enfant, il faudrait toujours me quitter, les garçons étant destinés à faire des études sérieuses qui les séparent de leur mère.

— Tu avais dit que ce ne serait que dans deux ans.

— C'est vrai ; aussi n'ai-je cédé qu'à ta prière.

— Mère, cède encore aujourd'hui ; reprends-moi !

— Non, mon ami ; dans trois mois, c'est convenu. »

Emmanuel n'osa insister, sachant qu'une décision de sa mère était chose sérieuse ; mais il jura en lui-

même de réfléchir plus mûrement pour les demandes qu'il aurait à lui faire dans l'avenir.

Quel ne fut pas l'étonnement d'Emmanuel, à la récréation du lendemain, de voir chaque enfant s'approcher en lui faisant une offre gracieuse, l'un de lui prêter sa toupie, l'autre sa balle, un troisième sa corde ! Ne pouvant comprendre ce changement si prompt à son égard, il en demanda avec curiosité la cause à Emile, qui lui répondit en riant : « Je vous avais bien dit qu'ils étaient un peu taquins, mais bons garçons.

— C'est égal, se disait l'enfant, il y a quelque chose que je ne sais pas. »

En effet, il y avait qu'Émile avait conté à deux ou trois amis ce qu'Emmanuel faisait pour lui et combien

il serait heureux qu'on lui fît bon accueil.

Comme on le pense, la nouvelle circula bien vite, et tous ces petits cœurs comprirent que le nouveau venu avait du bon.

Emmanuel partagea franchement leurs jeux, et s'il fut encore nommé le petit monsieur, ce fut comme distinction flatteuse et non par moquerie.

L'école commençait à lui devenir très supportable, lorsque madame Laurencin apprit à son fils que les trois mois se terminaient deux jours après et qu'il eût à faire ses adieux.

« Déjà ! dit l'enfant tout surpris.

— Comme tu es capricieux ! On dirait que tu préfères y rester.

— Non, bonne mère ; mais je t'avoue que si ce n'était le bonheur de

revenir auprès de toi, je commençais à m'y habituer.

— Quand tu sauras que je ne t'en retire que pour te mettre dans un pensionnat où il y a un magnifique jardin et des enfants distingués, je suis sûre que tu t'en réjouiras.

— Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas, petite mère, ce que tu dis là? car tu sais comme j'aime Émile, et que rien, excepté toi, ne pourrait me consoler de le quitter.

— Tu continueras à payer ses mois d'école et tu trouveras de nouveaux amis qui te le feront oublier.

— Mais lui, bonne mère, songe donc comme il sera malheureux de ne plus m'avoir; nous nous aimons tant! Puis il s'est habitué à être gâté par toi : toujours tu faisais ajouter son déjeuner au mien; tu lui faisais

tant de petits cadeaux! Je t'en prie pour lui, mère, laisse-moi chez M. Rigaud!

— Je suis heureuse, mon Emmanuel, de voir que je n'ai plus besoin de t'expliquer ce que veut dire le mot égoïsme. J'ai prévu votre chagrin à tous deux, et je crois vous l'avoir évité. Tout est convenu avec madame François : Émile te suit en pension; vous ne vous quitterez qu'à la fin de vos études. Dès aujourd'hui je lui assure les moyens de se créer une position selon l'éducation qu'il va recevoir; car sans cette prévoyance nous pourrions le rendre bien malheureux dans l'avenir, en lui apprenant à jouir des douceurs que procure l'argent et en le laissant, lorsqu'il sera un homme, retomber dans son humble pauvreté.

— Mère, combien je te remercie! que tu es bonne de penser à tout!

— Pouvais-je faire moins, mon Emmanuel, pour celui qui t'a appris par l'exemple à devenir meilleur, studieux et digne d'être aimé?»

FIN.

TABLE.

